

Biogr

426^t

LE
DOCTEUR PUGNET,
PAR
C. NEUHAUS,
ANCIEN AVOYER
DE LA
RÉPUBLIQUE DE BERNE.

Dr. C. Lovatell,
1847.

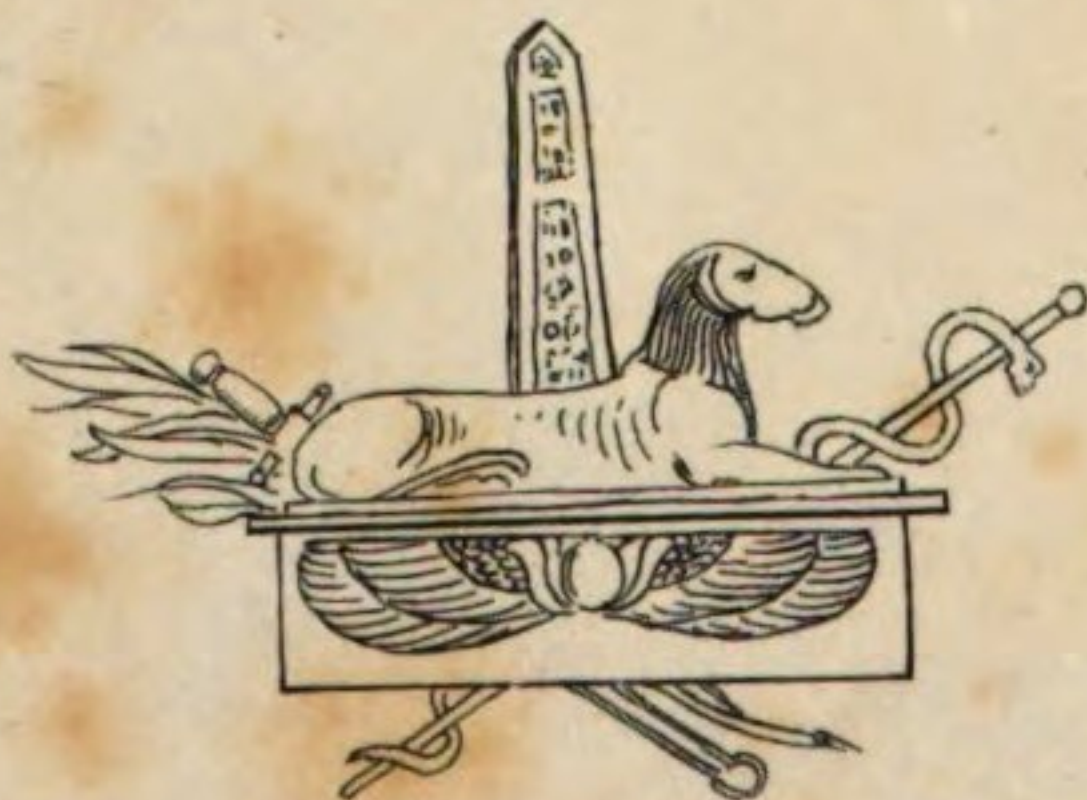
Biogr. 926[±]

Pugnet



Le. Baldern ad. nat.

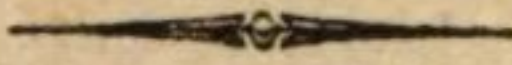
Lith. v. Orell, Füssli & Cie.
in Zürich.



LE
DOCTEUR PUGNET,

PAR
C. NEUHAUS,
ANCIEN AVOYER

DE LA
RÉPUBLIQUE DE BERNE.



» Quid virtus et quid sapientia possit,
Utile proposuit nobis exemplar.«

Horat.



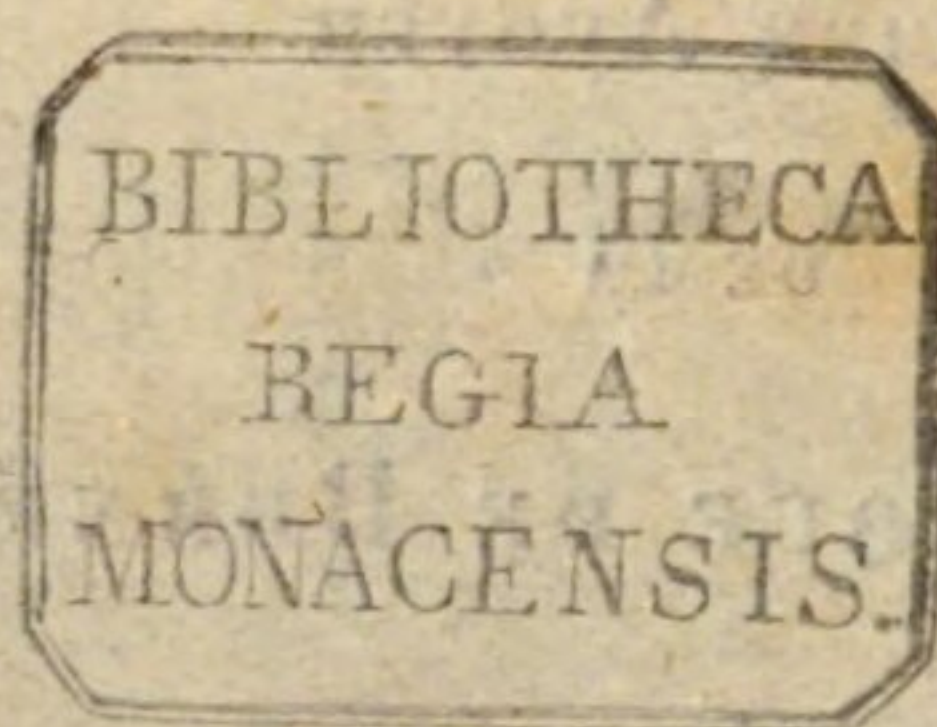
BERNE,
chez C. STÄMPFLI.
1847.

ZURICH,
chez FRÉD. SCHULTHESS.
1847.

LE

DOCTEUR PUGNET,

CH. N. H. A. U. S.



Verlag von J. Neumann, Neudamm
Verlag von J. Neumann, Neudamm

ZÜRICH

Verlag von J. Neumann, Neudamm

1817

BERNE

Verlag von J. Neumann, Neudamm

1817

Le Docteur Pignet.

Josephus. Antiquitates. 12.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

QUAND un homme rare a quitté ce monde, on éprouve un sentiment doux et triste à la fois, en cherchant à saisir quelques traces de cctte âme disparue, de cette intelligence d'élite désormais perdue pour nous, de ce cœur si bon qui ne bat plus. On est heureux de remplir envers lui un devoir de piété et de reconnaissance. Si les pages consacrées à l'ami que l'on pleure ne sauvent pas sa mémoire de l'oubli, au moins seront-elles accueillies avec émotion par ceux qui l'ont connu; d'ailleurs le récit d'une vie toute de dévouement à l'humanité peut inspirer une heureuse émulation, engager maint cœur généreux à suivre un si bel exemple, et dans ce cas, celui qui a tant fait de bien pendant sa vie, serait encore utile après sa mort. J'ai dit: ne sauvent pas de l'oubli. Pourquoi ce doute? Certainement le nom du docteur Pugnet a droit de vivre; mais, en feuilletant ces volumineuses biographies où tant d'hommes illustres se pressent, où les rangs sont si serrés; en contemplant ce fleuve immense des siècles dont les flots se succèdent sans relâche, qui peut se flatter de surnager à la longue? Napoléon

lui-même, au bout de deux mille ans, ne comptait que sur une demi-colonne dans une histoire universelle. Il se trompait, je crois. Peut-être mon doute n'est-il pas mieux fondé. Je ne l'aurais pas eu, si j'étais un Tacite.

J'ai connu le docteur pendant 24 ans, et me suis trouvé plusieurs fois en rapport avec lui; il a rendu des soins aussi aimables que désintéressés à plusieurs membres de ma famille et assisté mon père et mon beau-père à leurs derniers moments; il m'a donné à diverses reprises des témoignages de bienveillance; encore au printemps de cette année (1846), je l'ai vu profondément ému de la lutte politique dans laquelle j'ai succombé, et il avait en me parlant l'accent pénétré d'un ami. Mon séjour de 15 ans à Berne m'a seul empêché d'arriver avec lui jusqu'à l'intimité, j'en ai la conviction. Pour écrire sa biographie, je m'aide de mes propres souvenirs, de ceux plus nombreux de sa famille et de ses amis, et des papiers qu'il a laissés. Développer un caractère, dévoiler une intelligence, mettre à nu un cœur d'homme, est chose difficile, même pour celui qui a vu longtemps et de près; aussi n'ai-je pas cette prétention. Je sais trop que mille traits, nécessaires pour être fidèle et complet, manqueront à mon tableau, et néanmoins je l'entreprends. C'est que je ne veux pas qu'un silence ingrat pèse sur la tombe de l'excellent docteur. J'aime à raconter, comme je la connais, la vie de cet homme de bien; si elle pénètre dans toutes les familles auxquelles il s'est empressé d'être utile, j'aurai beaucoup de lecteurs. Quant aux lacunes inévitables et même aux infidélités involontaires,

le docteur, de là haut, me les pardonnera en faveur du sentiment qui m'a fait prendre la plume.

J. F. X. Pugnet est né à Lyon le 16 Janvier 1765 de J. B. Pugnet, marchand toilier, et d'Antoinette Bourdon. Son père, chargé de 23 enfants, et subvenant avec toujours plus de peine aux besoins d'une famille aussi nombreuse, le fit entrer à 14 ans chez un notaire en qualité de clerc, et le destinait à l'étude du droit; mais ces occupations *insipides*, comme il les appelle, n'étaient pas faites pour lui et il ne tarda pas à quitter la procédure et les lois. Une note trouvée dans ses papiers et adressée à sa fille fournit sur cette époque de sa vie les renseignements suivants :

Après avoir abandonné le notariat et surmonté la résistance de ses parents qui voulaient l'y retenir, il se fait instituteur, et fort jeune encore est placé successivement dans plusieurs communes où il enseigne la langue française et la langue latine; en 1788, il est professeur de philosophie au collège de C.; la révolution française ferme ce collège et renvoie Pugnet dans sa ville natale, à Lyon; en 1791, la commune de S. l'appelle, et il y reprend ses fonctions d'instituteur. „J'étais, dit-il, singulièrement aimé et „considéré dans cette commune, mais la révolution „s'exaltant de plus en plus, il me fallut, pour éviter „des persécutions, me séparer de ces bonnes et braves „gens.“ Ces persécutions, sur lesquelles il ne s'explique pas davantage, étaient politiques, sans doute. On entrevoit ici le républicanisme modéré du docteur, l'intolérance fanatique des partis, le régime de la

terreur, en un mot; la phrase du docteur est une date, nous sommes en 1793. C'est alors que, réfugié de nouveau à Lyon auprès de ses parents dont la fortune était bien diminuée, et lui-même manquant de tout, il résolut de suivre à l'Hôtel-Dieu des cours gratuits d'anatomie et de chirurgie, en acceptant à ce qu'il paraît dans l'hôpital des fonctions subalternes, pour gagner quelque chose. Ce pauvre docteur! Depuis tant d'années, il lutte, il tâtonne. Il cherche encore sa route, et il a plus de 30 ans! Ces cours gratuits lui paraissent une issue; „je m'y précipitai“, dit-il. Près de l'âge mûr, et dans une période de la vie où chacun pour l'ordinaire a sa carrière toute tracée, il aborde, lui, avec constance et fermeté, l'étude si laborieuse et si longue de la médecine. Heureusement qu'alors Mr. Petit lui vint en aide. Je laisse ici parler le docteur :

„Mr. Petit me distingua bientôt; il se rapprocha
 „toujours davantage de mes pauvres apparences, enfin
 „il me demanda si je consentirais à m'attacher à lui.
 „Trop flatté de cette recherche, je me livrai sans
 „condition ni réserve. Dès lors il fit de moi son élève
 „particulier, son secrétaire intime, un collaborateur,
 „son ami, son fils. Non seulement il m'entoura
 „de tous les soins qu'exigeait le besoin que j'avais
 „d'une instruction plus prompte, mais encore il par-
 „vint à me créer, sans blesser ma délicatesse, des
 „ressources pécuniaires. Au lieu de me faire des dons
 „qui m'auraient plus ou moins humilié, en me plaçant
 „d'une manière trop ostensible sous sa dépendance,
 „il me conduisait chez la plupart de ses malades, m'en

„ abandonnait plusieurs et me prouvait ensuite que le
 „ traitement de ceux-ci m'appartenait. Je commençai
 „ ainsi à me former une petite bourse des honoraires
 „ que je recueillais.“

Quel bonheur pour Pugnet, si retardé sur la route de la vie, de rencontrer un Petit ! Celui-ci placé, heureux, voguant à pleines voiles ; lui dans le besoin, mais fier, délicat, facile à humilier ; n'est-il pas admirable comme ces deux hommes s'entendent ? Le docteur Petit n'a rien de la dureté si ordinaire aux riches ; il sait donner délicatement, précisément comme il faut pour que Pugnet puisse accepter ; ce qui est au moins d'un prix égal, c'est cet enseignement spécial, *plus prompt*, dont l'âge avancé du docteur avait besoin, et que Mr. Petit lui donne avec une généreuse bonté. On ne peut admettre sans doute que la Providence intervienne dans tous les détails d'une existence humaine ; mais n'est il pas doux de croire que, de temps à autre, lorsque l'homme a suffisamment lutté et souffert, Dieu daigne lui tendre la main ? Il me semble que c'est lui qui envoie enfin Petit à notre docteur, car pendant tant d'années, il a vu celui-ci tour-à-tour clerc, étudiant, instituteur, enseignant le latin, le français, la philosophie, redevenant bien tard étudiant et infirmier sans se plaindre, toujours ferme et courageux ; Dieu doit être content de lui.

Cependant le docteur sentait le besoin d'études plus régulières que celles qu'il pouvait faire au milieu d'une vie chargée d'occupations diverses et déjà en partie

consacrée à la pratique de la médecine. Il voulut achever son instruction médicale à Montpellier, et craignant d'y manquer d'argent, il entreprit, avant de s'y rendre, la traduction des » *Institutions physiologiques* « de J. F. Blumenbach. Cet ouvrage, quoiqu'enrichi de notes, fut achevé en quelques nuits et vendu pour 1200 francs à un libraire, somme que ses parents devaient lui faire passer au terme convenu, et qu'il leur abandonna généreusement en partant pour l'Egypte. La traduction de Blumenbach, qui a paru à Lyon en 1797, est dédiée par Pugnet » à son » illustre et très honoré maître, Marc Antoine Petit, » comme un gage public de reconnaissance et de respect (*in publicum gratitudinis et reverentiæ pignus*). « Il y prend le titre de » ci-devant professeur de morale, » aujourd'hui cultivant l'art de guérir. « Ses notes ne disent point où et quand il s'est livré à cet enseignement. Ce qui est certain, c'est qu'il pouvait bien professer la morale, lui qui l'a si admirablement pratiquée. Il en donnera plus tard de belles leçons à sa fille.

Peu après son arrivée à Montpellier, l'expédition d'Egypte s'organisa, et le docteur, renonçant aux études commencées, résolut d'y prendre part. Il y était porté, non seulement par la nécessité de se faire une existence, mais aussi par un motif plus élevé. Il voulait étudier des maladies inconnues à l'Europe, avancer la science et être utile aux hommes. Il cédait encore à un besoin de voir et d'observer, conséquence naturelle de l'activité de son esprit. Voici ce qu'il dit de cet événement :

„L'expédition d'Egypte se présenta à moi comme
 „une bonne fortune ; je lui tendis les bras sans hésiter,
 „me proposant, pour en faire partie, aux professeurs
 „de l'université auxquels le gouvernement avait de-
 „mandé des sujets capables d'un service médical. Le
 „professeur Dumas qui me voulait beaucoup de bien,
 „s'efforça de me détourner d'une entreprise aussi
 „hasardeuse ; mais lui ayant fait comprendre que dans
 „ma position il n'était rien que je ne dusse tenter, il
 „se rendit à mes instances, et ses collègues qui me
 „distinguaient tous assez honorablement, me donnèrent
 „également leurs suffrages. J'aurais voulu préalable-
 „ment me faire recevoir médecin ; mais sur leur obser-
 „vation que, n'étant point autorisés dans ce moment
 „de révolution à conférer des grades, ils ne pouvaient
 „que me déclarer capable, ce qu'ils faisaient suffisam-
 „ment en me nommant ou désignant pour être attaché
 „à la nouvelle armée, je partis pour l'Egypte avec le
 „titre de médecin ordinaire.“

Il avait alors environ 35 ans. Cette route qu'il a tant cherchée, la voilà donc enfin ouverte devant lui ! On voit avec quel calme intrépide il s'y élance. Là, les épreuves les plus rudes l'attendent, mais il est de force à tout supporter.

Avant de le suivre dans cette nouvelle carrière, il me paraît intéressant de connaître quel degré de science il avait acquis, malgré l'irrégularité et pour ainsi dire le décousu de ses études, et de justifier ainsi les suffrages des professeurs de Montpellier qui lui valurent une place dans l'expédition.

Lyon, 28 Vendémiaire, an 6.

CERTIFICAT DU DOCTEUR PETIT.

» Je soussigné, docteur en médecine de l'université
 » de Montpellier et chirurgien en chef de l'hôpital de
 » Lyon, certifie que le citoyen J. F. X. Pugnet, natif
 » de Lyon, a suivi pendant les années 3, 4 et 5 mes
 » cours d'opération, de clinique et de chirurgie pratique,
 » ainsi que ceux d'anatomie faits par mon collègue dans
 » le même hôpital ; qu'appelé plusieurs fois à y remplir
 » les fonctions de chirurgien interne, il y a toujours
 » donné des preuves de savoir et de talent, et que
 » dans les deux dernières années pendant lesquelles il
 » a travaillé chez moi en qualité d'élève particulier, il
 » m'a prouvé par l'étendue de ses connaissances qu'il
 » ne devait plus appartenir à cette classe, et que j'ai
 » dû à son zèle et à son utile application de m'avoir
 » épargné de pénibles travaux. » **PETIT.**

Le chirurgien Cartier atteste de même chez notre docteur » la plus grande assiduité, les plus heureuses
 » dispositions, un savoir très étendu et tout le succès
 » possible dans son service à l'hôpital. »

On peut s'étonner de résultats aussi satisfaisants, si l'on réfléchit qu'ils sont le fruit de trois ans d'études, souvent dérangées par un service subalterne et les occupations variées que son maître lui imposait.

La lettre suivante, adressée par le docteur Petit à Pugnet, quelques années plus tard, caractérise parfaitement leurs rapports et fait voir jusqu'où celui-ci, de la position inférieure par laquelle il avait débuté, était promptement parvenu à s'élever.

An 13, 19 Vendémiaire.

LE DOCTEUR PETIT à M^r. PUGNET.

„ Je ne saurais vous peindre, Monsieur et cher ami,
 „ combien j'ai été sensible aux expressions obligeantes
 „ de vos dernières lettres, et à la manière affectueuse
 „ dont vous me parlez d'une reconnaissance dûe à
 „ des services qui n'ont d'importance que celle que
 „ vous voulez bien y mettre. J'attacherai cependant
 „ quelque prix à ces services, si vous voulez les
 „ considérer comme le résultat de la plus affectueuse
 „ estime, car il serait difficile de donner des bornes à
 „ celle que je vous ai vouée, et lorsque j'accueillis vos
 „ premiers pas dans la carrière que vous honorez si
 „ bien, je fus plus heureux que vous; le sentiment
 „ d'une heureuse prévoyance me montrait ce que vous
 „ deviez être un jour, et je n'eus d'autre gloire que
 „ celle de bien interpréter l'avenir. Il cache encore
 „ pour vous de belles choses, j'en ai la consolante
 „ espérance; vous devez vous reposer un jour dans
 „ une félicité plus tranquille; elle est dûe à vos tra-
 „ vaux et à votre zèle infatigable; mais cet avenir ne
 „ peut rien vous amener de plus affectueux dans les
 „ sentiments que je vous ai voués, parcequ'ils sont
 „ aujourd'hui tels que je vous les conserverai toute
 „ ma vie.“

PETIT.

Transportons-nous maintenant en Egypte où nous trouvons le docteur dirigeant d'abord pendant quelques mois l'hôpital militaire de Rosette, puis celui du Caire; mais bientôt, la peste ayant enlevé les médecins Auriol et Bruant, il est appelé à Saint-Jean d'Acre avec

l'Italien Rénati pour les remplacer, et, à peine arrivé, est envoyé à l'hôpital du mont Carmel, où 250 malades se trouvaient à peu près sans secours. C'est ici que brille de tout son éclat l'admirable caractère du docteur. Le terrible siège de Saint-Jean d'Acre et la peste contribuaient à l'envi à encombrer l'hôpital, et à mesure que le nombre des malades augmentait, celui des médecins et autres aides diminuait rapidement, de façon que Pugnet ne tarda pas à se trouver à peu près seul debout, au milieu de 300 blessés ou mourants, assisté seulement de trois ou quatre Arabes convalescents. Il fut forcé de faire à la fois le service du médecin, du chirurgien, de l'apothicaire, de l'intendant, de l'infirmier. Il suffit à tout, prenant à peine chaque jour une heure de repos. Cependant, si de nouveaux malades arrivaient sans cesse, il n'en était pas de même des vivres et des médicaments qui manquaient souvent ; le docteur alors écrivait lettres sur lettres, et restait à son poste, toujours ferme et serein, malgré un si déplorable dénûment. Rien n'ébranlait son courage, rien n'affaiblissait son dévouement. Chose inconcevable ! C'est pendant cette lutte inouïe qui a duré quarante jours ; c'est au milieu de tant de douleurs, de privations et de dangers, qu'il a trouvé moyen de payer encore un tribut à la science, et d'écrire son ouvrage :

» Observations pratiques sur l'épidémie qui règne dans l'armée française en Syrie.«

Bernard Palissy a résolu de découvrir le secret du vernis de la faïence et veut en doter son pays ; pendant

seize ans, il poursuit son but avec une constance que rien n'arrête, ni les essais tant de fois manqués, ni les railleries des siens, ni les privations de toute espèce, ni même la détresse la plus pressante; car, sans argent, il donne son habit à son unique ouvrier pour le payer en le renvoyant, et va jusqu'à brûler les planches de son lit pour chauffer ses fourneaux. C'est là un caractère antique. Pugnet lui ressemble. Son isolement au milieu de tant de maux ne l'effraie point pour lui-même, n'altère pas un moment sa constance, et les douleurs qui l'entourent et dont il souffre en les soulageant, ne l'empêchent pas de fixer sur la science un regard calme et profond, pour lui arracher son secret. Voici comme parle de lui le journal de Dunkerque, numéro 1076, onzième année, 6 Décembre 1833 :

» Artiste plutôt que praticien, Pugnet passait pour
 » un extravagant aux yeux de ses confrères, moins à
 » cause de son système médical qui n'était que l'exagéra-
 » tion de la doctrine de Brown, que par suite de ses
 » allures de désintéressement et de philanthropie. On
 » l'appelait gâte-métier, car il soignait pour soigner,
 » guérissait pour guérir; son meilleur salaire était dans
 » la joie intérieure, dans la conscience d'avoir fait le
 » bien. Les malades de choix, pour lui, c'étaient les
 » pauvres; il les cherchait, leur faisait la cour; riche,
 » il eût payé le privilège de leur donner ses soins.
 » Avec sa complexion toute nerveuse et son exquise
 » sensibilité, il avait pris au sérieux le sentimentalisme
 » des thèses médicales. Il voulait être payé par le cœur,
 » et comme les alcoves dorées ne lui donnaient pas ce

» retour, il préférerait les hôpitaux et les mansardes. « . . .
 » Dans les débuts de la campagne d'Egypte, Pugnet
 » fit peu; quelques dyssenteries, quelques ophthalmies,
 » qu'était cela pour un zèle si actif et si profond?
 » Heureusement survint l'expédition de Syrie et à sa
 » suite la hideuse peste d'Orient, intense et ne par-
 » donnant guères; la peste au premier degré, comme
 » la rêvait Pugnet, pour se prendre corps à corps avec
 » elle. A cette époque, le choléra ne s'était pas natu-
 » ralisé européen; en fait de maladies étranges, mysté-
 » rieuses, foudroyantes, la peste était ce qu'on savait
 » de mieux. Qu'on se figure les joies du docteur! «

En présence de la douleur physique, *joie* me paraît un terme impropre pour exprimer le sentiment qu'éprouve l'homme de bien, avide d'être utile et en quête de la science, lorsqu'il rencontre enfin des circonstances favorables pour s'instruire, circonstances douloureuses qu'il a désirées peut-être, mais dont il est le premier à souffrir. A ceux qui du reste ne verraient ici qu'une exagération d'ami et qui douteraient du zèle ardent et désintéressé du docteur pour la science, je rappellerai que plus tard, lorsque la bienveillance de Napoléon mettait tout à la disposition de Pugnet, il ne demanda et n'obtint que la faveur d'aller étudier la fièvre jaune aux Antilles.

Le journal continue :

» Il fut admirable de dévouement. Obscur et inaperçu,
 » il s'établit à demeure dans une ambulance improvisée
 » sur la cime du mont Carmel, et là s'absorbant dans
 » ses malades, identifié à eux, ne voyant qu'eux, dans

» une atmosphère morbide , avec une natte pour tout
 » lit , sans infirmiers , sans aides , sans linge , sans
 » médicaments , il passa quarante jours à étudier ce
 » mal qui tuait si vite. Quand il ne pouvait sauver ,
 » il aidait à mourir ⁽¹⁾. Mille faits avaient prouvé la
 » contagion ; ses collègues tombaient un-à-un ; le simple
 » toucher tuait un homme ; la sueur , les hardes d'un
 » malade avaient leur venin ; et de tout cela , Pugnet
 » ne tenait le moindre compte. On ne l'eût pas cru
 » sous le coup d'un péril , tant son front était serein ,
 » tant il avait conservé ses façons habituelles.«

J'aimerais à connaître celui qui a écrit ces lignes
 et qui semble avoir été avec lui au mont Carmel. Peut-
 être est-ce Vallat qu'il en ramena sur un chameau
 (voyez plus loin) ; peut-être un de ceux qu'il y a
 sauvés. A coup sûr , c'est un ami , vraisemblablement
 aussi médecin , qui a connu Pugnet à Dunkerque , qui
 l'a aimé , qui écrit de souvenir , et dont le style s'anime
 et le cœur s'échauffe encore après douze ans ⁽²⁾ , en
 parlant du bon docteur.

Pugnet décrit ainsi lui-même sa situation au mont
 Carmel :

» Si le champ de nos observations était placé un
 » peu plus loin du tumulte des camps , un peu plus
 » près des secours que l'art et l'humanité réclament ;
 » s'il nous était possible de nous décharger d'une partie de

⁽¹⁾ Il ne peut être question ici que d'un secours moral ,
 mais l'écrivain aurait dû le dire.

⁽²⁾ Cet ami écrit en 1833 , et Pugnet quitta Dunkerque en
 1821.

» nos travaux sur des hommes intelligents , nous
 » pourrions sans doute recueillir une moisson de faits
 » beaucoup plus abondante ; mais , livré à nous même,
 » dépourvu d'une infinité de moyens essentiels, unique-
 » ment entouré d'êtres, ou malades, ou sans entendement,
 » que pouvons nous faire ? et que de choses doivent nous
 » échapper ! «

» Nous nous voyons, en ces derniers temps, le
 » seul homme sain au milieu d'environ 300 malades,
 » et nous sommes obligé de remplir à leur égard les
 » fonctions, non seulement de médecin, mais de chirur-
 » gien, de pharmacien et même d'infirmier. Nous nous
 » estimons fort heureux quand, pour vaquer à ces derniè-
 » res, la violence peut retenir auprès de nous trois ou
 » quatre habitants des environs, qui ne nous entendent
 » pas plus que nous ne les entendons nous-même. «

(Terminé sur le mont Carmel, le 28 Floréal, an 7.)

Enfin, après trois assauts aussi terribles qu'infruc-
 tueux, Bonaparte abandonne Saint-Jean d'Acre ; il
 recule, et cette haute destinée qui, sans cet échec,
 allait peut-être s'ensevelir dans le vaste et muet
 Orient, est refoulée sur l'Europe qu'elle sillonnera
 profondément en tous sens. L'ordre de la retraite est
 donné, et Pugnet quitte le mont Carmel. Il part avec
 son collègue Vallat, malade, qu'il place sur un chameau,
 et marche à pied à côté de lui à travers le désert.
 Un moment toutefois, sa forte nature défailloit. Non
 seulement il ne peut plus aller à pied, il est même
 forcé de quitter un cheval qu'on lui avait amené, et
 de se coucher sur la terre où il s'endort bientôt

profondément , croyant sans doute ne plus se relever. Au bout de quelques heures , à son réveil , il se trouva tout trempé de sueur et parfaitement guéri. Corps de fer , bien approprié à cette âme énergique ! Il reprit alors son service ordinaire à la suite de l'armée ; sur ce sujet , le même ami , cité plus haut , nous dit encore , dans le Journal de Dunkerque :

„ A l'heure de la retraite , le dévouement de Pugnet
 „ continua en face de l'armée. Le dernier à l'arrière-
 „ garde , il formait la queue de l'ambulance sanitaire ;
 „ il surveillait les services en retard , et faisait ramas-
 „ ser les malades délaissés sur la route. Un jour , à
 „ Cathieh , Bonaparte le vit , et tant de zèle le frappa.
 „ Desgenettes , dit-il au médecin en chef , vous avez-
 „ là un officier de santé qui me paraît bien méritant.
 „ Quelle sollicitude ! quelle intelligence ! Desgenettes ,
 „ vous me donnerez son nom. “ — „ Le médecin en
 „ chef allait répondre , quand une alerte de Naplousains
 „ interrompit brusquement l'entretien. “

Il y a deux sortes d'héroïsme ; le premier éclate et brille au milieu des combats et d'ordinaire arrive vite aux honneurs et à la renommée ; c'est l'héroïsme de Murat : le second , modeste et obscur , affronte avec sang froid tous les dangers , même ceux que le champ de bataille ne connaît pas , et heureux de se dévouer , ne se plaint jamais d'être ignoré ; c'est l'héroïsme de Pugnet. Une distinction qu'il n'avait pas cherchée , vint pourtant trouver le modeste docteur. L'Empereur lui envoya en 1804 la croix de la Légion d'honneur. Il pouvait la porter avec fierté , cette croix , non avilie alors ,

car nul ne l'avait mieux méritée ; je dis avec fierté , et non avec orgueil ; l'orgueil est un vice ; la fierté qui s'accorde si bien avec la modestie , est une vertu.

L'Empereur connaissait donc Pugnet ? Oui , et il y a du plaisir à raconter comment le grand homme et le bon docteur se trouvèrent pour la première fois en présence l'un de l'autre.

Lorsque , dans l'armée , se manifestèrent les premiers symptômes de la peste , le médecin en chef Desgenettes publia que ce n'était qu'une fièvre à bubons , légère et peu dangereuse. Agissait-il ainsi de concert avec Bonaparte , pour ne pas démoraliser l'armée ? Ou se trompait-il sur la nature de la maladie ? Ou enfin , l'ayant reconnue , refusait-il de le dire , non seulement à l'armée , mais encore à Bonaparte lui-même ? Il est difficile de répondre à ces questions. Ce qui est certain , c'est que Desgenettes perdit la confiance du général en chef qui ne lui pardonna point , dit-on , de l'avoir laissé à cet égard dans l'illusion. De retour au Caire avec une armée décimée par les combats et la peste la plus affreuse , Bonaparte réunit en séance solennelle le 19 Juillet 1799 les membres de l'Institut du Caire et demande qu'une commission soit nommée pour faire sur la peste un travail médical et statistique. Monge , qui présidait , y consent , et nomme Desgenettes , Bertholet et Costaz ; Bertholet , chimiste ; Costaz , mathématicien. Cette composition un peu bizarre de la commission inspire-t-elle de la méfiance à Desgenettes ? Accusé de s'être trompé sur la nature du mal , comme le bruit en avait couru dans

l'armée, craint-il de se compromettre en acceptant ? Quoi qu'il en soit, il refuse, et même avec un peu d'aigreur. Bonaparte, calme d'abord, insiste : „ On se „ doit à la science, on ne s'appartient pas, dit-il. „ Desgenettes persiste, et le *non* qu'il répète plusieurs fois, finit par prendre l'accent de la colère. Alors Napoléon éclate : „ Voilà comme vous êtes tous, „ s'écrie-t-il, avec vos principes d'école, médecins, „ chirurgiens, pharmaciens ! Plutôt que d'en sacrifier „ un seul, vous laisseriez périr une armée, une société „ entière. „

Tous ! Pugnet aussi ? Lui, si dévoué, si héroïque ! Le docteur fut blessé au vif, et le respect dû au grade et au génie ne l'empêcha pas de murmurer hautement. Selon lui, le corps entier des officiers de santé ayant été insulté, il voulait une démarche en corps ; on ne l'écouta point : il rédige alors une lettre à Bonaparte qu'il communique à ses collègues ; il n'est approuvé de personne. Il était seul au mont Carmel, il est encore seul ici. N'importe ! Pugnet ne recule pas ; il se sent offensé, et envoie sa lettre signée de lui seul. On en a donné diverses versions. Voici celle du Constitutionnel, 29 Novembre 1833 :

Général,

„ Vous avez parlé hier avec bien du mépris des „ hommes les plus honorables. Y songiez-vous ? Vous „ qui avez grandi par la guerre, cette lèpre de l'hu- „ manité, avez-vous caractère pour censurer un rôle „ de paix et de philanthropie ? Et que sommes-nous, „ nous, médecins, chirurgiens, sinon vos réparateurs

» à la suite , chargés de cicatriser les blessures que
 » vous faites ? «

PUGNET.

Le *Mercur* du 19^e siècle , 9 Décembre 1826, l'avait
 publiée précédemment , comme suit :

» Vous êtes un conquérant , c'est-à-dire , un homme
 » qui sacrifie tout à ses propres intérêts qu'il qualifie
 » du nom de gloire. Restez conquérant , poursuivez
 » votre carrière de destruction , mais respectez ces
 » hommes qui , sans autre ambition que le bien de
 » l'humanité , passent leur vie à réparer les maux que
 » vous causez et que causent vos pareils. «

PUGNET.

Ces deux rédactions ne sont pas du style du
 docteur ; la première surtout est d'un ton vulgaire qui
 ne lui va pas. Ce qui me prouve qu'elles sont controu-
 vées , c'est qu'elles font à Bonaparte un reproche ab-
 surde que Pugnet avait trop de jugement pour lui
 adresser ; elles l'accusent d'être l'auteur des maux que
 la guerre entraîne à sa suite. Bonaparte avait trouvé
 la France en lutte avec le monde , et il se battait pour
 elle. Les maux de cette guerre et de toutes celles qui
 suivirent n'étaient pas son œuvre. Il faut les attribuer
 à l'inimitié profonde de l'Angleterre qui détruisait sans
 cesse la paix que Napoléon victorieux , s'empressait
 toujours de conclure. Pourquoi n'aurait-il pas fait
 la guerre , lui si puissant à ce jeu terrible ? Valait-il
 mieux la laisser faire à des pygmées qui auraient donné
 la victoire aux ennemis de la France ? L'expédition
 d'Egypte était parfaitement conçue pour porter un coup

mortel à l'Angleterre. Il est à jamais regrettable que Bonaparte n'ait pu consolider sa conquête, ouvrir l'isthme de Suez et assurer à la France le passage aux grandes Indes par la mer rouge. J'ai moins compris l'expédition de Syrie. Voulait-il protéger ses flancs contre l'attaque possible d'une armée venant de Syrie ? Eh ! bien, je l'aurais attendue en Egypte. Pour un Bonaparte, elle n'eut jamais été bien redoutable, surtout après avoir traversé le désert. Que faire de ces plaines immenses de l'Orient ? L'avenir du monde n'est pas là. L'Egypte et la mer rouge suffisaient à la France. Mais revenons.

Voici la véritable lettre de Pugnet à Bonaparte. Il mentionnait d'abord ses services au mont Carmel, et lors de la retraite de Syrie ; puis il ajoutait :

» Citoyen général ,

» Le gouvernement français vous a placé à la tête
 » de l'armée, non seulement pour la conduire à la
 » victoire, mais aussi pour protéger contre toute offense
 » chacun de ceux qui la composent. J'ai été publique-
 » ment insulté dans le corps auquel j'appartiens, à la
 » dernière séance de l'Institut, par un très honorable
 » membre de l'assemblée ; je me crois dès lors en droit
 » de demander, ou justice au général, ou raison au
 » particulier.«

PUGNET.

Au reçu de cette étrange lettre, espèce de cartel en alternative, Bonaparte demande qui est ce Pugnet ? Desgenettes et Geoffroy Saint-Hilaire s'empressent alors de lui dire que c'est le médecin qu'il a remarqué à Cathieh à la suite de l'armée, et de lui parler de

ses services éminents au mont Carmel. Il n'en fallait pas tant pour apaiser le général qui aussitôt invite Pugnet à diner. On a imprimé qu'en le voyant, il lui avait dit : » Jeune homme, vous êtes du midi, n'est-ce pas ? » Mauvaise tête et bon cœur ! Disposez de moi, je suis » à vous. « Ce n'est pas ainsi que parlait Napoléon ; il avait alors 30 ans et Pugnet 35 ; il ne pouvait donc lui dire : jeune homme ! Écoutons le bon docteur rendre lui-même compte de cette entrevue :

» Tout autre que Bonaparte, dans cette circonstance,
 » aurait vu en moi un fou à renfermer, ou un insolent
 » dont il fallait punir l'audace ; il daigna lire dans mon
 » âme fière et indépendante, et en conséquence m'expé-
 » dia, aussitôt après avoir lu ma lettre, un garde à cheval
 » avec une invitation écrite à venir diner chez lui ce
 » même jour. A mon aspect, il sourit et me tendit la
 » main, en me disant : » Ah ! voilà mon médecin de
 » Cathieh ! « » Puis sans me parler en aucune manière
 » de mon impertinente provocation, il mit la conversa-
 » tion sur l'expédition précédente, releva les services
 » que j'avais personnellement rendus, ordonna que ces
 » services fussent rappelés à l'armée dans un ordre du
 » jour, enfin au nom de l'armée reconnaissante m'adjudgea
 » une gratification de campagne. « (1)

(1)

An 8, le 25 Frimaire, quartier-général du Caire.
 » Le commissaire-ordonnateur en chef Daure prévient le
 » citoyen Pugnet que le général en chef étant satisfait
 » de la manière distinguée avec laquelle vous avez servi
 » en Egypte, et notamment pendant l'expédition de Syrie,
 » vous a accordé une gratification de 400 francs, ce qui
 » est annoncé à l'armée par un ordre du jour imprimé. «

N'est-on pas heureux d'arriver enfin au vrai, et de trouver notre docteur si fier et si naïf? Napoléon fut, dans cette circonstance comme dans mille autres, ce qu'il a toujours été, grand et bon.

Dès lors Pugnet aima l'Empereur, tout en restant républicain. Que d'autres ont fait comme lui, sans compter celui qui écrit ces lignes!

Puisque j'ai parlé du républicanisme du docteur, je veux rectifier une autre erreur du Journal de Dunkerque qui a dit de lui: „Chaud républicain, il en „était resté à 1793.“ 93! Comment cet homme bon aurait-il pu aimer le régime de la terreur? Et combien ne faut-il pas se méfier des jugements que portent les journaux, même les mieux intentionnés! Écoutons-le parler lui-même, dans une note de son drame historique, intitulé: la mort de Marie-Antoinette.

„J'étais enthousiasmé de la révolution de 1789;
 „son noble début, sa contenance ferme, sa marche
 „hardie, ses brillants succès, le digne monument
 „qu'elle élevait au bout de sa carrière, tout m'élec-
 „trisait, me charmait, me ravissait en admiration.
 „Cependant je plaignais de toute mon âme l'auguste
 „maison dont elle réformait avec si peu de ménage-
 „ment les antiques prérogatives; je plaignais beaucoup
 „aussi les nombreuses familles qu'on dépossédait si
 „brusquement de leurs vieux parchemins.“ „La révo-
 „lution de 1793 me fut toujours en horreur.“
 „Rien ne pouvait justifier à mes yeux les innombrables
 „assassinats que la Convention ordonnait, ou faisait
 „commander et exécuter par ses juges-bourreaux.“

„Que j'aie aimé passionnément la première de ces
 „révolutions, et souverainement détesté la seconde,
 „je le conçois avec assez de force encore aujourd'hui,
 „pour me retrouver ému des mêmes sentiments.
 „Autant les principes de l'une me paraissent s'arranger
 „avec les notions acquises d'ordre général, de bien
 „public, d'équité naturelle; autant les actes de l'autre
 „me semblent propres à révolter une âme honnête.“

„La révolution de 1830 a fait sur mon âme une
 „impression de contentement pur, d'un contentement
 „que ne troublent ni l'immodération des vainqueurs,
 „ni la compassion pour les vaincus.“

Ces citations suffisent pour prouver que le républicanisme du docteur était aussi pur qu'élevé.

Après le départ de Bonaparte, qui échappa aux Anglais avec un bonheur que son audace seule égale, le docteur Pugnet continua son service pénible à l'armée et revint avec elle en France, où il fut licencié ainsi que tous ses collègues. Pendant les quatre ans qu'il passa en Egypte et en Syrie, malgré ses occupations nombreuses et continuelles, il trouva le temps néanmoins de rédiger encore des mémoires sur les affaires et le gouvernement de la France. En partant, il sacrifia ce travail, dans la crainte de le voir tomber aux mains des Anglais. Perte regrettable! Précaution patriotique que l'évènement rendit inutile. Arrivé à Lyon en Janvier 1802 pour l'impression de ses mémoires, il y trouva Napoléon, occupé d'organiser l'Italie, et en sollicita une audience, afin de lui offrir son ouvrage intitulé : Mémoires sur les fièvres pestilentiennes et

insidieuses du Levant, avec un aperçu physique et médical du Sayd. Paris 1802. Présenté par Rampon, le premier Consul le reçut fort bien, lui parla aussitôt de la lettre qui avait provoqué leur première entrevue, accepta la dédicace de l'ouvrage d'autant plus volontiers qu'il était pratique et non théorétique (Napoléon n'aimait pas les théories), et finit par lui demander de ton le plus aimable ce qu'il pouvait faire pour lui. Pugnet ne sollicita qu'une place de médecin dans l'armée coloniale, avec mission d'aller étudier la fièvre jaune aux Antilles. C'était sa manière, à lui, de se reposer des fatigues du mont Carmel et d'une retraite à travers les sables du désert. Napoléon ne fut-il pas surpris et touché d'un tel dévouement ? Il est difficile de ne pas le croire. On lui prête ces paroles : „Que „ne faites-vous une demande mieux entendue dans vos „intérêts ?“ A quoi le docteur aurait répondu : „Je „ne désire, je ne veux du pouvoir que le droit et les „moyens de me dévouer de nouveau ;“ mais ce dialogue paraît supposé. Il obtint la place qu'il désirait, et partit pour les Antilles avec le grade de médecin chargé en chef du service de santé de la colonie de Sainte-Lucie, où il arriva vers la fin de Fructidor, an 10.

„Là comme ailleurs, dit le Constitutionnel de 1833, „il fit du dévouement, admirable toujours, héroïque „sans y prétendre. La fièvre jaune le respecta comme „avait fait la peste, mais à son retour des Antilles, „cette organisation exceptionnelle se brisa par un de „ces accidents qui trompent tous les calculs de la „science physiologique ; il devint fou.“

Double erreur que le journal a puisée je ne sais où. Le docteur n'a jamais été fou. Ni la fièvre jaune, ni la peste ne l'ont épargné, il s'exposait trop pour cela; la peste l'atteignit même à deux reprises, l'une dans le désert, comme je l'ai dit plus haut, l'autre à Damiette, où il en souffrit pendant environ un mois; mais chaque fois la maladie ne put se développer de manière à compromettre ses jours, aussi l'appelle-t-il une contagion *imparfaite*. — En Egypte, une violente attaque de nostalgie (mal du pays) le conduisit aux portes du tombeau. Comme on le promenait très faible encore sur un mulet en le soutenant des deux côtés, il aperçut un pied de chèvre-feuille, se fit mettre à terre et embrassa la plante de sa patrie, en fondant en larmes. — Ayant débarqué à la Martinique avant d'aller à Sainte-Lucie, la fièvre jaune l'y saisit et mit sa vie en péril jusqu'au sixième jour où il entra en convalescence et ne tarda pas à guérir.

Après un peu moins d'un an de séjour à Sainte-Lucie, la guerre ayant éclaté de nouveau entre la France et l'Angleterre, les Anglais s'emparèrent à l'improviste de Sainte-Lucie. „ On vit dans cette affaire, „ dit Pugnet, 80 et quelques hommes se soutenir, pendant plus de trois heures, dans des retranchements „ de terre largement ouverts sur toutes leurs faces, „ contre environ 5000 Anglais, les repousser deux fois „ avec très grande perte et ne céder à la supériorité „ du nombre (en capitulant) que par défaut de munitions. Voilà ce que peuvent les Français bien commandés. „ Aux termes de la capitulation, la garnison

était libre et devait être ramenée en France ; mais une fois en pleine mer, le capitaine anglais déclara que son gouvernement ne reconnaissait pas la capitulation, et que la garnison serait conduite prisonnière de guerre en Angleterre. Irrité de cette perfidie et rentrant par cette déloyauté dans le droit de la guerre, Pugnet proposa à ses frères d'armes de s'emparer du vaisseau en attaquant et massacrant l'équipage ; ce projet hardi, qui peut-être eût réussi, ne fut pas accepté, et le docteur arriva ainsi en Angleterre où il passa six mois bien longs, prisonnier sur parole et confiné dans la petite ville de Lichtfield. Il dut sa liberté et son retour en France à l'intervention du général Noguès, ex-gouverneur de Sainte-Lucie, qui l'avait pris en affection et ne voulut accepter une mission secrète du cabinet britannique auprès de l'Empereur qu'à la condition de pouvoir emmener avec lui son médecin Pugnet. Déjà en Egypte le docteur nous a donné une preuve de son amour profond pour la France ; en voici une seconde. Quand il apprit qu'il était libre de revoir son pays, il fut si transporté de joie qu'il partit sur le champ sans autre chose que ce qu'il avait sur lui, abandonnant le reste de ses effets, sa bibliothèque et un perroquet rapporté des Antilles. Cet animal vivait en pleine liberté dans la campagne et ne manquait jamais d'accourir à la voix du docteur dont il avait appris à dire le nom. Je ne sais quel rapport inexplicable s'était établi entre eux. Le docteur, en quittant l'Angleterre, n'oublia point l'oiseau babillard et chargea quelqu'un de le lui envoyer, mais le pauvre animal,

ne voyant plus son ami, refusa toute nourriture et se laissa mourir de faim. Je tiens ce trait d'une personne à qui le docteur lui-même l'a raconté.

C'est alors que, rentré en France, il reçut de l'université de Paris le grade de docteur en médecine, et présenta à Napoléon, devenu Empereur, son nouvel ouvrage :
 „ Observations sur les fièvres malignes et insidieuses des Antilles, avec un essai sur la topographie de l'île de Sainte-Lucie.“

L'Empereur en accepta la dédicace et témoigna de nouveau son désir d'être utile au docteur. Il était alors question de fonder des hôpitaux pour les cohortes de la légion d'honneur, et Pugnet ne sollicita qu'une place de médecin dans celui qui serait établi à Lyon. L'Empereur fut surpris de la modestie de cette demande, lui promit la place désirée, et en attendant l'envoya à Dunkerque où il resta deux ans sur un pied provisoire, refusant tout établissement durable et espérant toujours d'être appelé à Lyon. L'idée des hôpitaux des cohortes ayant été abandonnée, le docteur dut rester définitivement à Dunkerque, comme médecin de l'hôpital. Il y a vécu 17 ans, de 1804 à 1821, et c'est là qu'il a trouvé celle qui fut la compagne de sa vie et dont il a tant pleuré la perte. Dans sa dernière note à sa fille, il parle ainsi de son séjour à Dunkerque et de son mariage.
 „ Dès que j'eus pris possession de mon nouvel emploi,
 „ la ville me témoigna, quoique étranger, une bien-
 „ veillance rare; non seulement chaque maison m'était
 „ ouverte, mais j'étais appelé et accueilli partout,

„mais plusieurs familles essayaient de m'attacher
 „à elles par les plus tendres liens. Je ne voulais pas
 „me marier. Le commandant de la place, Sibaud, qui
 „tenait à fixer le sort de sa belle sœur dont il s'était
 „chargé, me serra de plus près ; il ne l'aurait cepen-
 „dant pas emporté sur ma détermination, si sa belle sœur
 „ne fut tombée malade et ne m'eût mis dans la confi-
 „dence de ses nombreuses peines. Par cette ouver-
 „ture franche, elle me toucha et je me mariaï avec
 „elle.“ Ce mariage eut lieu le 1^{er} Octobre 1806.
 Madame Pugnet, Elisabeth Marguerite Moser, était
 née à Bienne le 27 Décembre 1782.

Quelques mois après s'être ainsi fixé pour la vie,
 le docteur reçut, le 25 Germinal an 13, sa nomination
 à la place de médecin ordinaire aux armées d'Alle-
 magne, et provisoirement au corps d'armée commandé
 par le duc de Valmy. Contrarié au plus haut point,
 il n'hésita pas à demander aussitôt sa démission et à
 vouloir quitter l'hôpital de Dunkerque. Sa lettre tomba
 heureusement aux mains d'un ami, ancien camarade
 de la campagne d'Egypte, Mr. Marc Antoine Julien,
 alors placé dans les bureaux de la guerre ; celui-ci,
 comprenant sans peine tout ce que cette nouvelle voca-
 tion avait d'inacceptable pour le docteur dans sa posi-
 tion nouvelle, s'empressa d'interposer ses bons offices
 et obtint la révocation de cette nomination aux armées,
 rendant ainsi à Pugnet un service éminent. L'acte en
 due forme ne lui parvint que le 24 Juin 1809.

A Dunkerque, l'existence du docteur change de
 face. C'est bien toujours autour de lui de la souffrance

sous mille formes, et de sa part le même dévouement infatigable; mais le drame aux proportions colossales a disparu; ce drame saisissant, funèbre, terrible, où Pignet déployait avec calme sa puissante énergie. Et ici ressort admirablement un des beaux traits de son caractère. C'est avec simplicité qu'il bravait les plus grands périls, en déployant un courage héroïque; c'est avec la même simplicité que, rendu au cours ordinaire des choses de la vie, il s'applique à soulager les plus humbles douleurs et descend aux menus détails d'un hôpital. Il y passait chaque jour de cinq heures du matin à dix heures du soir, et ne le quittait que pour rendre des soins aux malades qui l'appelaient en ville. Ces 17 années d'un travail patient et généreux ne laissent rien à dire au biographe, si ce n'est qu'encore ici, quoique sur un théâtre différent, les excellentes qualités du docteur n'ont rien perdu de leur pureté. Aussi n'y eut-il bientôt à Dunkerque pas une seule famille qui ne lui dût la conservation d'un ou de plusieurs de ses membres (il était fort heureux dans sa pratique), pas une maison qui ne le chérît comme bienfaiteur ou comme ami, ou qui ne l'honorât pour ses vastes connaissances. Voyez, dans les extraits du Journal de Dunkerque que j'ai cités plus haut, quel accent chaleureux de l'amitié, et quels vifs souvenirs il laisse encore après douze ans d'absence!

Au commencement de 1821, le docteur demanda sa retraite, s'appuyant sur un certificat des médecins de Dunkerque attestant qu'il était atteint de plusieurs infirmités. Il souffrait d'un rhumatisme vague, de cram-

pes fréquentes et aiguës qu'il attribuait à son séjour dans l'isthme de Suez où, après avoir essuyé l'ardente chaleur du jour, il dormait exposé à l'humidité des nuits; il rendait du sang par les voies urinaires, maladie cruelle qu'il rapportait à l'usage prolongé qu'il avait dû faire d'eaux saumâtres dans les déserts qui séparent l'Egypte de la Syrie; enfin trois graves ophthalmies, en affaiblissant beaucoup sa vue, lui ont laissé jusqu'à sa mort la crainte de devenir aveugle. Le 1^{er} Août 1821, une ordonnance royale lui accorda son congé, avec une pension de retraite de 1800 francs.

Voici comment, à son départ, la ville de Dunkerque, reconnaissante, lui offrit le bel ouvrage de l'institut d'Egypte, du prix de 3000 francs.

24 Août 1821.

„Nous soussignés, fonctionnaires publics et habitants de Dunkerque, pénétrés des regrets qu'excite le départ de cette ville de Mr. Pugnet, docteur, chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, médecin en chef de l'hôpital militaire, avons résolu de lui en donner un témoignage, comme un hommage de notre vive et éternelle reconnaissance. Dire que Mr. Pugnet a exercé ses fonctions avec un zèle au-dessus de tout éloge; qu'il prodiguait avec un rare talent ses soins toujours empressés aux pauvres comme aux riches; que les premiers non seulement en obtenaient un égal partage, mais qu'ils étaient l'objet de sa bienfaisance inépuisable, c'est faire son éloge comme médecin; mais ce n'est pas à cela que se borne tout le bien qu'il a fait depuis 20 ans

„qu'il habite cette ville; ses mœurs douces et pures,
 „comme époux et comme père; une probité sévère,
 „un désintéressement rare, toutes ses vertus publiques
 „et privées lui avaient acquis un ascendant qu'il
 „n'employait qu'au bonheur de ses concitoyens, à
 „éteindre des haines et à rapprocher des ennemis qui
 „eussent été irréconciliables. Cette puissance morale,
 „la plus honorable de toutes, l'avait rendu l'arbitre de
 „tous les différends, le défenseur des opprimés, le
 „protecteur de l'innocence, le pacificateur des familles.
 „Aussi son départ excite-t-il des regrets universels
 „et une douleur vivement sentie. Les soussignés
 „s'estiment heureux d'être les interprètes de l'opinion
 „publique, en le priant d'agréer cette faible expres-
 „sion de leur gratitude.“ — Suivent 40 signatures des
 personnes les plus notables de la ville.

3 Septembre 1821.

**LES MAIRE ET ADJOINTS DE LA VILLE DE DUNKERQUE,
 À MONSIEUR PUGNET, DOCTEUR EN MÉDECINE etc.**

Monsieur,

„Au milieu des regrets si vivement et si justement
 „sentis par toutes les classes de la population de cette
 „ville, occasionnés par votre prochain départ, nous
 „remplissons une tâche bien douce, quoique bien in-
 „suffisante, en nous rendant l'interprète des senti-
 „ments de vénération et de gratitude dont vous avez
 „pénétré nos administrés pendant les 20 années (17) que
 „vous vous êtes sacrifié à leur prodiguer et vos soins
 „et vos consolations. Votre départ est une vraie calamité

„ pour notre ville , et le faible témoignage que nous nous
 „ empressons de vous transmettre ci-joint (le grand
 „ ouvrage sur l’Egypte) de la part des principaux fonc-
 „ tionnaires et habitants qui tous ont voulu y concou-
 „ rir , ne fait qu’exprimer bien faiblement les sentiments
 „ qui vous sont éternellement acquis. Puissiez-vous,
 „ Monsieur , jouir longtemps des bénédictions des mal-
 „ heureux que vous laissez après vous et dont il nous
 „ appartient plus particulièrement d’être les organes.
 „ Leurs vœux vous accompagnent dans votre retraite ,
 „ et si le ciel les exauce , la Providence se sera chargée
 „ d’acquitter leur dette. ”

(Ces deux lettres étaient jointes à l’ouvrage sur l’Egypte pour l’achat duquel les habitants se sont cotisés.)

Et il fallut partir, et quitter cette ville où il était chéri, vénéré ! Ce que n’ont pu faire la peste du mont Carmel et la fièvre jaune des Antilles, un travail opiniâtre de 17 années, un dévouement de chaque jour et de chaque heure, l’a accompli et notre docteur, épuisé, sent que le repos seul peut le sauver. Il se retira, non à Neuchatel, comme on l’a dit, mais à Bienne, et y arriva en 1821, non pas aveugle, ainsi qu’on l’a imprimé par erreur, mais avec une vue affaiblie. Il n’a plus dès lors changé de domicile.

La santé de son épouse qui languissait, a aussi contribué à sa détermination de quitter Dunkerque.
 „ Il fut décidé, écrit-il à sa fille, que nous nous re-
 „ tirerions en Suisse, au lieu de la naissance de votre
 „ mère ; j’imaginai en donnant à Bienne la préférence

„sur Lyon que je prolongerais les jours de votre mère.“
 Il n'eut pas ce bonheur, dont il était si digne. Madame
 Pugnet, quoique entourée des soins les plus tendres et
 les plus éclairés, s'éteignit le 16 Février 1824, laissant
 son mari seul avec une jeune fille de 15 ans et une
 douleur profonde qui ne l'a plus quitté. Plein de solli-
 citude pour l'avenir de son enfant, le docteur s'efforce
 de remplacer pour elle l'excellente mère qui n'est plus,
 et lui adresse, à chaque anniversaire de la mort de sa
 femme, des lettres qui le montrent sous un nouveau
 jour. Je suis heureux de pouvoir les publier ici.

1824, Février 16.

PREMIÈRE LETTRE.

„*Ma chère fille,*

„Il est deux heures et demie du matin; vous dormez
 „sans doute; on ne troublera pas votre repos; vous
 „serez assez tôt que le grand sacrifice auquel je vous
 „ai préparée, vient d'être consommé pour toujours.“

„Nous avons tout perdu l'un et l'autre, nous restons
 „seuls en ce monde; j'y reste sans ma douce com-
 „pagnie, comme vous, vous y restez sans votre bonne
 „mère; vous n'aurez plus d'appui qu'en moi comme
 „je n'aurai de consolation qu'en vous.“

„J'aurai la force de remplir ma tâche, et je me
 „promets que vous aurez la bonne volonté de remplir
 „la vôtre. Ce sont les derniers vœux de notre amie
 „commune; elle a rendu le dernier soupir peu après
 „m'avoir demandé que nous fussions tout l'un pour
 „l'autre. Déjà hier matin, pendant votre longue absence,

„ elle me recommandait de me charger en son nom de
 „ cette tendre surveillance qu'elle ne cessait d'exercer
 „ sur vous , m'assurant que vous reverseriez sur moi
 „ la part de confiance et d'affection que vous lui aviez
 „ si justement consacrée : elle me donna encore à votre
 „ sujet quelques avis importants que vous recevrez
 „ comme les sages observations de la meilleure des
 „ mères ; enfin elle me renouvela une promesse qu'elle
 „ m'avait faite plusieurs fois et dès longtemps , que
 „ quand il plairait à la Providence éternelle de la reti-
 „ rer de ce monde , loin d'y oublier ses deux amis ,
 „ ces deux chers amis qu'elle y laissait , elle s'occu-
 „ perait encore plus d'eux , si cela lui était possible ;
 „ qu'elle ne cesserait de veiller sur eux , au moins de
 „ leur inspirer ce qu'elle jugerait le plus importer à leur
 „ vrai bonheur. “

„ Elle ne nous a donc pas tout-à-fait quittés ; quoi-
 „ que nous ne la voyions plus entre nous , nous savons
 „ qu'elle y est , qu'elle nous observe et qu'elle prend
 „ part à tout ce que nous faisons. Qu'elle vive aussi
 „ constamment dans notre pensée ! Elle sera satisfaite
 „ de voir que nous ne l'avons pas oubliée. Et pour-
 „ rions-nous jamais l'oublier, elle qui nous a tant aimés,
 „ elle qui possédait des qualités si rares , elle qui rem-
 „ plissait avec tant d'exactitude tous ses devoirs d'épouse
 „ et de mère ! Souvenez-vous toute votre vie comment
 „ elle s'occupait de nous et de sa maison , même pen-
 „ dant sa cruelle maladie et au milieu des horribles
 „ souffrances qui ont amené sa perte ; souvenons-nous
 „ encore d'elle dans les circonstances douteuses ou

„difficiles dans lesquelles nous pourrions nous trouver,
 „et demandons-nous à nous-mêmes ce qu'elle nous
 „conseillerait, si nous pouvions l'interroger. Soyons
 „sûrs qu'elle nous fera entendre secrètement la réponse
 „qu'elle nous aurait auparavant faite de vive voix.“

„O ma chère amie ! compte sur ma promesse et je
 „compte sur la tienne. Je m'efforcerai de vivre jusqu'à
 „ce que j'aie rempli tes vues sur notre enfant ; mais
 „alors tu t'empresseras de me réunir à toi, et alors
 „nous ne serons jamais plus séparés.“

„Voilà, ma chère fille, ce que j'étais pressé de vous
 „dire ; je l'ai confié au papier ; on vous le remettra à
 „votre réveil, et vous le déposerez dans le fond de
 „votre cœur. Votre ami, votre père, votre tout,
 PUGNET.

SECONDE LETTRE.

„*A ma fille Elisa Pugnet,*

„Dans peu de jours, ma chère fille, à Pâques pro-
 „chaines, je quitterai le deuil extérieur, ces lugubres
 „mais faibles marques de la douleur profonde que m'a
 „causée et que me causera jusqu'à ma dernière heure
 „la perte, hélas ! irréparable de ma bonne amie, votre
 „incomparable mère ; vous partagez, je n'en doute pas,
 „et vous partagerez toujours ces justes sentiments ;
 „vous aviez autant de raisons que moi de lui être
 „fortement attachée, vous n'oublierez donc pas plus
 „que moi ce qu'elle a été pour nous.“

„Les signes du deuil que nous portions ont légi-
 „timé jusqu'à ce jour notre éloignement du monde et

„ de ses plaisirs; en les déposant, nous annonçons en
 „ quelque sorte que notre isolement va cesser; nous
 „ annonçons au moins que n'ayant plus de motif de
 „ vivre à part, nous rentrerons dans la société pour
 „ en suivre les usages. C'est à présent, ma fille, que
 „ votre sage et tendre mère vous serait plus que jamais
 „ nécessaire; elle ne se bornerait point à vous accom-
 „ pagner, elle guiderait vos pas dans cette nouvelle
 „ carrière et l'éclairerait avec le flambeau de son expé-
 „ rience. Que d'obstacles elle écarterait de vous! Que
 „ de dangers peut-être elle vous ferait apercevoir et
 „ prévenir! „

„ Je ne veux pas vous représenter le monde abso-
 „ lument comme une réunion de personnes dangereuses
 „ ou ennemies qui, sous de beaux dehors, sous les
 „ plus spécieuses apparences d'une bienveillante amitié,
 „ cachent de mauvais desseins, des dispositions à nuire,
 „ tout au moins l'intention de supplanter et de primer;
 „ j'exagérerais; je m'exposerais à confondre quelques
 „ âmes franches et honnêtes avec les perfides ou les
 „ méchants dont elles sont entourées; mais qui vous
 „ apprendra à démêler ces âmes droites entre tant
 „ d'autres vous offrant les mêmes traits? Qui vous
 „ fera reconnaître le caractère trompeur de l'un, la
 „ basse jalousie de l'autre, les sentiments corrompus
 „ d'un troisième, l'égoïsme, la mauvaise foi, l'amour
 „ propre d'un beaucoup plus grand nombre, quand
 „ tous se présenteront à vous sous l'uniforme obligé
 „ d'une affectueuse politesse? Il se pourra même que
 „ ceux dont vous devrez le plus vous défier, se couvrent

„ d'un masque encore plus séduisant ; que , pour vous
 „ attirer et vous faire plus sûrement tomber dans leurs
 „ pièges , ils vous préviennent avec plus d'empresse-
 „ ment , s'attachent à vous avec plus de persévérance ,
 „ vous appuient en toute occasion avec plus de zèle et
 „ de dévouement ; comme aussi il se pourra qu'une per-
 „ sonne vraiment aimable , mais également prudente ,
 „ ne vous accueille qu'avec une sorte de réserve , ou
 „ se borne à vous recevoir poliment quand vous vous
 „ présenterez à elle , se proposant de vous étudier pour
 „ vous mieux connaître , avant de s'ouvrir pleinement
 „ à vous. Ne prendrez-vous jamais pour de la froideur
 „ la retenue de celle-ci , et pour de l'amitié ou de
 „ l'obligeance les insidieuses prévenances des autres ? «

„ Ma fille , il vous sera impossible de discerner
 „ aussitôt ce qu'il y aura de vrai ou de simulé dans
 „ cette multitude d'expressions et de sentiments. Ce
 „ ne sera qu'avec le temps , c'est-à-dire , à l'aide d'une
 „ observation soutenue et de nombreuses expériences
 „ que vous pourrez asseoir un jugement solide sur ce
 „ qui vous aura le plus frappé ; heureuse , si l'obser-
 „ vation ou l'expérience , en vous détrompant , ne vous
 „ force à aucun retour pénible sur une démarche que
 „ vous auriez faite trop précipitamment , ou à aucun regret
 „ amer sur une confiance que vous auriez trop légère-
 „ ment accordée ! «

„ Que devrez-vous faire cependant , en attendant
 „ que votre expérience propre puisse vous diriger ?
 „ Voici quelques règles que je puise dans la mienne
 „ et que je vous propose comme les moyens les plus

» sùrs que je connaisse de vous faire éviter les princi-
 » paux écueils , ou plutôt de vous retenir hors de
 » l'atteinte des coups qui pourraient vous être portés ;
 » elles sont simples et peu nombreuses.«

1) » Présentez-vous dans le monde avec une grande
 modestie.

2) » Maintenez-vous-y avec une extrême circonspec-
 tion.

3) » Prodiguez-y les témoignages d'une infatigable
 obligeance.

4) » Rapportez-en une entière confiance en votre père.

5) » Quelque part que vous soyez , ne perdez jamais
 de vue Dieu, sous les yeux duquel vous ne ces-
 sez d'être.«

» Je reprends.«

» La réserve et la modestie ne sont pas seulement
 » dans votre sexe des perfections ou des vertus esti-
 » mables , elles sont encore des qualités essentielles
 » dont une jeune personne surtout ne peut manquer ,
 » sans imprimer à sa réputation une tache grave. On
 » ne distingue guère dans le monde celle qui n'est pas
 » modeste, celle qui ne craint pas de heurter une sévère
 » bienséance , ou par sa manière de se vêtir, ou par
 » ses goûts et son air trop libres , de celle qui est
 » malhonnête , ou coupable d'une mauvaise conduite.
 » L'étourderie et le libertinage peuvent lui applaudir un
 » moment, mais l'honnêteté et la voix publique, son
 » hérault, la condamnent et la flétrissent presque sans
 » retour. Le voile si recommandable de la décence et
 » de la modestie doit donc toujours vous couvrir toute

»entière, même dans les exercices qui supposent le
 »plus d'abandon, tels que celui de la danse. Il y a
 »trop loin de la modestie et de sa compagne ordinaire
 »la timidité, à une sottise pruderie ou à une gaucherie
 »ridicule, pour que vous puissiez jamais vous y mé-
 »prendre; la timidité inspire toujours de l'intérêt, la
 »modestie charme de plus en plus, tandis que la
 »gaucherie fait pitié et que la pruderie révolte.

»La circonspection ne vous est pas moins néces-
 »saire que la modestie; si le défaut de celle-ci vous
 »expose à faire soupçonner en vous un cœur gâté et
 »vicieux, le manque de celle-là vous fait regarder comme
 »une société à craindre et à éviter. On s'éloignera en
 »effet le plus possible de vous, dès qu'on vous croira
 »capable de blesser ceux qui vous fréquentent, ou par
 »des propos médisants, ou par des révélations indis-
 »crètes, ou par des railleries piquantes. Sachez aussi
 »qu'il est des choses que vous devez toujours laisser
 »croire n'avoir point aperçues ou découvertes; des
 »paroles, des regards, des gestes, que vous ne devez
 »en aucun cas paraître comprendre; des confidences
 »qu'on ne doit jamais oser vous faire; des conseils ou
 »des avis que vous ne devez jamais hasarder.
 »Si vous êtes véritablement circonspecte dans toutes
 »vos actions, vous n'aurez aucune peine à régir comme
 »il convient, et sans y prétendre, tout ce qui vous
 »approchera; dans le cas contraire, vous appellerez
 »sur vous une foule de difficultés, d'embarras, de
 »sollicitudes et de chagrins.

„ Mais il ne suffit pas à une personne de votre âge
 „ d'être modeste et circonspecte , il faut de plus qu'elle
 „ se fasse aimer et rechercher par sa complaisance ,
 „ j'entends par une prompte et facile condescendance à
 „ ce qui peut plaire aux autres ; ce n'est pas assez
 „ qu'elle ne contrarie jamais le goût de personne dans
 „ tout ce qui est indifférent pour les bonnes mœurs ;
 „ il faut aussi qu'elle s'y prête avec grace et le pré-
 „ vienne autant que possible , dès qu'elle le connaît ;
 „ il faut que son humeur et sa volonté personnelle se
 „ plient sans cesse pour se conformer aux volontés
 „ générales et particulières. A plus forte raison, ne
 „ devez-vous point opposer un air dédaigneux, ou
 „ froid , ou plus grave que ne le comporte votre âge ,
 „ même à ceux que vous sentez ne pouvoir aimer ;
 „ à plus forte raison ne devez-vous pas non plus parler
 „ d'un ton absolu , tranchant ou magistral , lors même
 „ que vous êtes sûre d'avoir de votre côté la science ,
 „ la raison et le droit ; dans ces cas , la délicatesse et
 „ les convenances exigent que vous mettiez des égards
 „ à la place de l'affection que vous ne pouvez ressen-
 „ tir , et que votre langage modéré fasse supporter
 „ l'avantage que vous paraissiez avoir. Loin de chercher
 „ à prévaloir sur aucune de vos égales, soyez invariable-
 „ ment bonne , officieuse et prévenante envers elles ;
 „ hâtez-vous en toute circonstance de déférer à celles
 „ qui vous sont supérieures, les honneurs dûs à leur
 „ âge ou à leur rang ; ne manquez jamais de traiter
 „ avec douceur et bienveillance celles qui vous sont
 „ inférieures sous quelque rapport que ce puisse être ;

„défendez sans aucune distinction toutes celles qu'on
 „attaque en votre présence; excusez au moins, lors-
 „que vous ne pouvez pas défendre; comptez toujours
 „pour rien à qui que ce soit un oubli, une négligence,
 „une méprise, une vivacité. Enfin, voulez-vous une
 „amie de prédilection? Choisissez-la entre les plus
 „honnêtes, ne vous livrez à elle qu'après l'avoir bien
 „éprouvée, et que l'amitié dont elle sera plus spécia-
 „lement l'objet ne tourne au détriment d'aucune autre.“

„Si vous êtes bien convaincue que votre père est,
 „dans la rigueur du terme, votre meilleur ami, celui
 „qui prend à vous l'intérêt le plus vif, celui qui tra-
 „vaille avec le plus de zèle à votre bonheur, que
 „pourriez-vous avoir de caché pour lui? Vos pen-
 „chants? Et pourquoi? Ils ne sont donc pas justes,
 „et vous en rougissez? Communiquez-les lui néan-
 „moins; il vous aidera à les redresser ou à les sou-
 „mettre. Vos faiblesses? Empressez-vous de les lui
 „dévoiler, il s'empressera à son tour de ranimer votre
 „courage chancelant ou abattu. Vos fautes? Eh! qui
 „mieux que votre bon père prendra à tâche de les
 „cacher, de les réparer, surtout d'écarter de vous ce
 „qu'elles pourraient avoir de fâcheux dans leurs consé-
 „quences! Vous cherchiez, même dans la dernière
 „supposition, s'il était possible qu'elle se réalisât, à
 „plus forte raison dans les deux premières, vous
 „cherchiez vainement ailleurs un confident, un appui,
 „un conseiller, je dirai plus, un consolateur plus sûr.
 „N'êtes-vous pas tout ce qu'il aime?“

„ Enfin voyez, en quelque lieu que vous puissiez
 „ vous trouver, l'œil de la divine sagesse et de la
 „ suprême puissance constamment ouvert sur vous.
 „ Dieu, votre créateur, votre bienfaiteur et votre maître,
 „ ne cesse de vous voir, de voir ce qui se passe dans
 „ la profondeur de vos pensées comme au dehors de
 „ vos actions, dans les plus épaisses ténèbres comme
 „ à la lumière la plus vive. Vous le savez, la raison
 „ et la religion vous l'apprennent suffisamment; ne
 „ souffrez donc pas qu'il y ait jamais aucune contradic-
 „ tion entre vos principes et votre conduite, et gardez-
 „ vous de vous rien permettre qui puisse offenser sa
 „ sainteté inaltérable, ou de vouloir éprouver jusqu'où
 „ s'étendent quelque fois sa bonté et sa miséricorde.“

„ Voilà, ma chère Elisa, ma bien aimée fille, un
 „ abrégé des avis que vous donnerait votre bonne et
 „ excellente mère, si j'avais pu vous la conserver; elle
 „ vous ferait encore sentir que vous êtes obligée de les
 „ suivre autant pour votre propre intérêt que par devoir
 „ réel; que plus votre caractère sera flexible, votre
 „ humeur prévenante, votre air gracieux, plus vous
 „ vous concilierez l'amitié générale; que plus vous
 „ serez modeste et prudente, plus vous gagnerez en
 „ estime et en considération; que plus vous serez aimée
 „ et considérée, plus vous vous rendrez la société
 „ douce et agréable. Elle vous dirait aussi que, pour
 „ atteindre à ce but désiré, il devra probablement vous
 „ en coûter plus qu'à aucune autre, soit parceque vous
 „ êtes étrangère au pays que nous habitons, soit parce-
 „ que vous n'aurez personne qui vous protège véri-

„tablement dans le cercle auquel vous voulez appar-
 „tenir, soit enfin parceque dans ce cercle vous ren-
 „contrerez peut-être des haines et des rivalités que
 „vous auront suscitées les talents qu'on vous suppose ;
 „haines et rivalités d'autant plus redoutables qu'elles
 „ont coutume de s'exercer avec plus d'art et de secret.
 „Mettez-moi à même de vous faire un ample et clair
 „développement de tous vos devoirs au fur et à me-
 „sure que le doute se présentera à vous, ou que les
 „circonstances auxquelles vous serez exposée le de-
 „manderont ; notre digne amie se fut sans aucun doute
 „acquittée bien mieux que moi de ces grandes et im-
 „portantes obligations, mais nous l'avons perdue ; et
 „dans notre malheur commun, que nous reste-t-il ?
 „Que pouvons-nous ? Sinon resserrer les liens qui
 „nous unissent et redoubler de soins l'un pour l'autre.
 „Je guiderai vos jeunes années et vous consolerez ma
 „triste vieillesse. Quel beau et touchant spectacle nous
 „procurerons à cette belle âme ! Avec quel intérêt
 „elle nous contempera ! Moi, remplissant sa tâche
 „auprès de vous, et vous, remplissant la sienne au-
 „près de moi ; à cela, et vous en avez la même
 „conviction, se bornent tous ses vœux : ce sera ainsi
 „que nous compléterons son bonheur et que nous
 „honorons sa mémoire ; ce sera ainsi que nous ferons
 „sans cesse revivre au milieu de nous la plus tendre
 „des épouses et la meilleure des mères.“

„Adieu, ma chère fille, je vous embrasse de tout
 „mon cœur, votre affectionné père,

Bienne, 25 Mars 1825.

PUGNET.

P. S. „ Je vous livre ces conseils dès ce jour et
 „ avant notre départ pour la campagne, afin que vous
 „ ayez le temps de les repasser dans votre mémoire,
 „ de les méditer sérieusement, de me demander l'expli-
 „ cation de ce qui vous paraîtra obscur, enfin de vous
 „ familiariser avec leur observation pratique. Faites,
 „ s'il est possible, que votre père n'ait pas autant à
 „ regretter la perte de celle sur laquelle il se reposait
 „ pour les soins qu'exige votre inexpérience. Oh !
 „ combien vous pouvez adoucir ou aggraver mes
 „ peines ! “

TROISIÈME LETTRE.

„ *Ma chère fille,*

„ Il y a aujourd'hui deux ans que vous avez eu le
 „ malheur, hélas ! l'irréparable malheur de perdre votre
 „ digne mère Ce fut donc sans elle que vous
 „ vous hasardâtes, vers la fin de l'an dernier, à paraître
 „ et à vous répandre dans les différentes sociétés
 „ ou réunions qu'offre la ville de Bienne. Un peu
 „ avant cette époque, après avoir considéré et balancé
 „ nos rapports mutuels, après m'être bien convaincu
 „ que vous n'aviez que moi qui vous portât un
 „ intérêt véritable ; qui dût, pût et voulût de bonne foi
 „ comme de sincère affection tracer un plan qui convînt
 „ à votre inexpérience, je l'essayai et vous l'adressai.
 „ Soit que votre raison vous ait parlé le même langage,
 „ soit que vous ayez docilement écouté les avis pater-
 „ nels, soit que vous vous soyez souvenue des bons
 „ conseils que vous donnait en toute occasion votre

„excellente mère, j'ai eu la satisfaction de voir jusqu'à-
 „présent que vous vous êtes assez bien comportée ;
 „et l'empressement avec lequel je vous fais cette dé-
 „claration, au bout de cinq ou six mois écoulés depuis
 „votre entrée dans le monde, vous prouve suffisam-
 „ment combien il m'est doux de vous la faire. Je
 „vous dirai plus : c'est vous qui par votre sage et
 „affectueuse conduite m'avez le plus efficacement sou-
 „tenu contre le dégoût que j'avais conçu pour la vie ;
 „au moins vous m'avez puissamment aidé à supporter
 „la grave peine qui m'accablait et pèsera à jamais sur
 „mon cœur ; jamais nous ne parlons, non pas même
 „entre nous, de ce continuel et ineffaçable sujet de
 „peine ; il suffit que nous nous entendions ; vous,
 „comme moi sans doute, ne passez aucun jour sans
 „y penser ; comme moi, vous savez trop ce que nous
 „étions pour cette chère amie, combien elle aimait à
 „s'occuper de nous ; tout ce qu'elle nous sacrifiait
 „de son temps, de ses goûts, de ses plaisirs, de son
 „repos, même de sa santé ; vous savez qu'elle n'existait
 „qu'en nous et pour nous. Bonne et tendre mère !
 „Ton zèle ne demeure pas sans récompense, puisque
 „tu commences à en recueillir des fruits. Du sein du
 „bonheur où t'ont placée tes vertus, tu contemples
 „avec délices ta fille poursuivant la carrière dans la-
 „quelle tu as eu à peine le temps de l'introduire ; tes
 „exemples comme tes leçons restent gravés dans son
 „cœur ; et sa gloire est de te faire retrouver en elle.
 „C'est ce qu'elle fait surtout pour moi ; nulle auprès
 „de moi ne pourrait mieux te remplacer ; elle se plait

„à m'entourer de ses soins, comme j'aime à vivre
 „pour elle. N'est-ce pas là ce que tu as tant désiré?
 „Réjouis-toi, en voyant ton vœu le plus ardent rem-
 „pli; réjouis-toi non moins de ce qu'elle s'efforce sans
 „relâche de remplir également tous les autres. Tu
 „voulais qu'elle sût conduire ta maison, elle seule en
 „tient les rênes; qu'elle persistât à cultiver ses talents
 „agréables, elle le fait avec persévérance; qu'elle sût
 „les allier avec des occupations utiles, aucune de
 „celles-ci n'est délaissée; qu'elle se partageât avec
 „un juste discernement entre ce qu'exigent d'elle les
 „convenances au dehors et ce que lui impose la direc-
 „tion dont elle est chargée au dedans, je ne remar-
 „que pas qu'elle se livre trop à l'un ou néglige l'autre;
 „tu voulais enfin que son application à ses devoirs,
 „pour qu'elle se maintînt invariablement, fût dirigée
 „et soutenue par un respectueux amour pour Dieu,
 „notre bon père et notre souverain maître; elle est
 „pénétrée de ce double sentiment qui lui inspire tout
 „à la fois de l'exactitude à s'acquitter de ses obliga-
 „tions particulières et de la ferveur dans le culte reli-
 „gieux qu'elle professe.“

„Continuez, ma chère enfant, à payer un juste
 „tribut d'amour, de reconnaissance et d'adoration à
 „celui qui a fait l'univers, qui vous a tirée du néant,
 „qui veille à votre conservation et se charge de pour-
 „voir à votre avenir; continuez à remplir vos devoirs
 „de fille, de maîtresse de maison et de demoiselle
 „appelée à vivre dans le monde; fille bonne et aimante,
 „l'amour paternel saura bien reconnaître en vous toutes

„ les avances de l'amour filial ; sage et prudente maîtresse
 „ de maison , vous vous trouverez amplement dédom-
 „ magée par vous-même de tout ce que vous fera
 „ faire l'esprit d'ordre , d'arrangement et d'économie ;
 „ demoiselle vertueuse et amie prévenante , la société
 „ vous deviendra d'autant plus agréable que vous vous
 „ y rendrez plus aimable et plus utile , parceque vous
 „ vous y entourerez de plus d'estime et de bienveil-
 „ lance ; continuez enfin à vous bien surveiller vous-
 „ même , pour élever votre âme toujours davantage ,
 „ pour mieux diriger votre cœur et éclairer votre esprit
 „ dans la même progression. Plus vous acquerez de
 „ connaissances et épurez vos affections , plus vous
 „ vous plairez ainsi qu'aux autres ; avec des connais-
 „ sances nombreuses et solides , on se trouve toujours
 „ bien avec soi-même et l'ennui ne saurait jamais par
 „ où nous aborder ; avec des penchants droits , on ne
 „ s'attache qu'à ce qui est bon , et ceux auxquels on
 „ s'affectionne particulièrement ne tardent pas à sentir
 „ le prix d'une distinction si honorable.“

„ Ce qui nous relève surtout dans notre opinion
 „ propre et dans l'opinion générale , c'est la force
 „ d'âme : cette force est une noblesse de sentiments qui
 „ nous fait non seulement braver la douleur et l'adver-
 „ sité , quand la raison et des circonstances extra-
 „ ordinaires nous le commandent , mais encore suppor-
 „ ter les maux naturels et les contrariétés de la vie
 „ auxquels nous sommes exposés chaque jour et à
 „ chaque instant du jour. Nous admirons celui qui
 „ dans de grandes occasions , c'est-à-dire , dans de

„ grandes infortunes ou d'éclatants malheurs , sait se
 „ maintenir ferme et inébranlable ; j'admire bien plus
 „ celle qui peut conserver le calme et la tranquillité de
 „ son âme au milieu des peines physiques et morales
 „ auxquelles nous assujettit notre qualité d'homme pen-
 „ dant toute la durée de notre misérable existence ; au
 „ milieu des contradictions que nous avons sans cesse
 „ à essuyer par la diversité des sentiments, des mœurs
 „ et des caractères de nos semblables ; au milieu des
 „ oppositions que nous rencontrons à chaque pas , et
 „ dans le libre vouloir des hommes que nous n'avons
 „ pas le droit de nous soumettre , et dans le cours
 „ ordinaire des choses dont nous ne saurions changer
 „ les lois. Voilà , ma bonne Elisa , ce qui vous manque
 „ encore , en quelque partie , et ce que vous devez
 „ singulièrement prendre à tâche d'obtenir de vous.
 „ A ce triomphe que vous remporterez certainement ,
 „ si vous le voulez bien , sur votre délicatesse , votre
 „ susceptibilité et votre amour propre , tiennent votre
 „ bonheur et votre réelle indépendance ; je ne sépare
 „ pas l'un de l'autre , car on n'est véritablement heu-
 „ reux qu'autant qu'on est indépendant , et certes , on
 „ ne peut se flatter d'être parvenu à cet état que lors-
 „ qu'on s'est constitué assez fort , ou maître de soi ,
 „ non pour lutter follement contre la nécessité , mais
 „ pour s'y résigner , fût-elle dure ; non pour heurter
 „ audacieusement l'opinion , mais pour la supporter , fût-
 „ elle injuste ; non pour résister ouvertement aux caprices
 „ et aux prétentions , mais pour savoir condescendre à

„la faiblesse commune, fût-elle pour nous gênante et
„incommode.“

„Ce qui vous manque encore, un peu moins, il est
„vrai, est un parfait esprit d'arrangement et d'ordre.
„Quoique vous ayez beaucoup gagné sous ce rapport,
„ne vous dissimulez pas qu'il vous reste beaucoup à
„acquérir. On n'a, à mes yeux, ce genre de perfec-
„tion que lorsque son exercice est passé en habitude,
„je dirai plus, en besoin: voyez au contraire, et voyez
„de bonne foi, combien vous êtes loin d'une semblable
„habitude et quel besoin vous avez de la contracter!
„Je sais que vous n'oubliez et ne négligez rien de ce
„qui est grand ou important, mais vous savez aussi
„bien que moi qu'une foule de petites choses vous
„échappent presque chaque jour; ne négligez pas ces
„petites choses, et dès lors vous ne devrez plus tour-
„menter votre attention et votre mémoire pour les
„fixer sur les grandes: bien plus, et avant qu'il soit
„peu, vous ne devrez pas même vous tourmenter pour
„les petites, si vous vous imposez la tâche de vous
„en occuper chaque fois immédiatement et à mesure
„qu'elles se présentent. Que ne gagnerez-vous pas,
„en faisant ainsi, sur votre tranquillité, votre temps
„et la conservation de tout ce qui vous est confié?“

„Enfin, ma bien aimée fille, pour vous rapprocher
„toujours davantage de votre incomparable mère et
„mieux répondre aux tendres soins qu'elle a pris de
„votre jeune âge, notez bien ce jour solennel entre
„tous les jours de chaque année, et chaque année
„consacrez-le spécialement à vous recueillir, à vous

„ examiner, à vous rendre à vous-même un compte
 „ détaillé de ce que vous avez entrepris pour votre
 „ perfectionnement, de ce que ce perfectionnement vous
 „ laisse à désirer et de ce que vous vous proposez de
 „ faire pour y atteindre. Ce sera ainsi que vous hono-
 „ rerez véritablement sa mémoire pendant votre vie et
 „ que vous achèverez insensiblement, par vos seules
 „ ressources, l'œuvre de votre éducation que sa mort
 „ prématurée a interrompue; ce sera ainsi que vous
 „ consolerez la triste vieillesse de votre père, que vous
 „ lui ferez au moins supporter la cruelle perte que nous
 „ déplorons l'un et l'autre; ce sera encore ainsi que
 „ vous vous préparerez à marcher seule dans le chemin
 „ de la vie, quand votre père l'aura quitté, ou à y
 „ marcher sans peine avec un autre, travaillant à son
 „ bonheur particulier en assurant le vôtre propre; et
 „ si, dans cette nouvelle condition, le ciel voulait que
 „ vous aussi devînssiez mère, combien peu vous auriez
 „ à faire pour bien élever vos enfants, c'est-à-dire,
 „ pour les former à l'exercice de ce que vous auriez
 „ constamment pratiqué!“

„ Je n'ai pas voulu être long, il me suffit que vous
 „ puissiez me comprendre, et pour cela, c'est assez
 „ que vous m'ayez lu ou entendu. Recevez, ma très
 „ chère fille, ces avis de votre bon père; recevez-les
 „ avec l'esprit dans lequel il vous les donne; c'est son
 „ attachement pour vous qui les lui a inspirés, que ce
 „ soit votre affection pour lui qui vous porte à les
 „ suivre: vous les joindrez à ceux qu'il vous a déjà
 „ adressés, vous les méditerez ensemble pour les graver

„ dans votre cœur et en faire la règle de votre conduite ;
 „ après lui , ils seront encore votre sauve-garde dans
 „ plusieurs circonstances difficiles ou imprévues , et s'ils
 „ ne vous préservent pas toujours d'une légère chute ,
 „ au moins ils vous feront apercevoir que vous êtes
 „ tombée et vous aideront à vous relever aussitôt ; vous
 „ voyez bien que le plus que je puisse prévoir , sont des
 „ chutes légères , telles qu'une personne bien-née est-
 „ elle-même exposée à en faire : je suis trop convaincu
 „ qu'il est impossible à la fille d'une mère aussi ver-
 „ tueuse , à ma sage et honnête Elisa , de dégénérer au
 „ point d'avoir jamais à rougir d'aucune de ses actions ;
 „ je mourrai avec cette conviction ; par conséquent , je
 „ mourrai tranquille.“

„ Votre tendre père qui vous aime par dessus tout
 et beaucoup plus que lui-même, PUGNET.

Bienne , 16 Février 1826.

Quel ton simple et doux ! Quel cœur de père ,
 j'allais écrire de mère ! Le bon docteur veut remplir
 la promesse qu'il a faite à son épouse mourante ; il
 est inquiet pour l'avenir de sa fille ; il craint que , privée
 de sa mère , elle n'abandonne insensiblement la route
 que celle-ci lui aurait tracée ; il ne se fie pas à des
 exhortations verbales que le jeune âge oublie si vite ;
 il veut produire sur sa fille une impression plus durable
 et en quelque sorte solennelle ; il faut qu'elle puisse
 relire et consulter souvent les avis de sa vieille expé-
 rience , et il lui adresse , à des époques régulières ,
 ces lettres où la morale la plus pure prend un accent
 si tendre. J'en reçois à l'instant une quatrième que voici.

Bienne, 16 Février 1827.

Ma chère fille,

„ Les communications que je vous fais depuis quel-
„ ques années, ce même jour, ne vous semblent-elles
„ pas un rendez-vous que je vous donne sur la tombe
„ de votre bonne mère ? Je m'y transporte le premier,
„ pour m'interroger moi-même sur ce que j'ai été envers
„ vous, sur ce que j'ai fait pour continuer à votre égard
„ ce que notre amie commune avait commencé, sur ce
„ que j'ai ajouté à votre perfectionnement et à votre
„ bonheur ; je vous y appelle ensuite pour vous deman-
„ der comment vous avez rempli votre devoir et ses
„ vœux, ou comment vous avez mis en pratique les
„ sages leçons qu'elle ne cessait de vous donner et
„ d'exemple et de bouche. Je suis bien heureux toutes
„ les fois que je vous rencontre marchant sur ses traces !
„ Ce n'est pas seulement parceque ses voies ont tou-
„ jours été droites, c'est encore parceque je n'aime rien
„ tant que de la retrouver en vous ; vous m'êtes alors
„ chère à deux grands titres, et comme son enfant et
„ comme son image ; vous êtes tout ce qu'il me reste
„ d'elle : pour ma consolation, ressemblez-lui le plus
„ que vous pourrez.“

„ Durant ces douze derniers mois, je me suis plu
„ à vous rendre justice sous le plus grand nombre des
„ rapports. Dans notre intérieur, je vous ai vue ad-
„ ministrer assez bien les choses qui nous sont com-
„ munes, donner assez de soins à celles qui vous sont
„ propres, exercer assez régulièrement les talents et
„ les facultés qu'on a essayé de développer en vous ;

„ au dehors, il me paraît que vous vous faites égale-
 „ ment aimer et estimer : vous êtes donc, au moins en
 „ général, ce que je désire en effet que vous soyez. “

„ Cependant je trouve deux points de détail d'un
 „ fort grand intérêt pour vous et pour ceux qui vous
 „ entourent, sur lesquels il importe que je fixe plus
 „ particulièrement votre attention. Le premier regarde
 „ les différentes choses qui sont à votre service ou sous
 „ votre direction ; quelles qu'elles soient, vous ne les
 „ maintenez pas toujours précisément dans le lieu qu'el-
 „ les doivent occuper ; je veux dire que, si ce sont
 „ des choses à remettre en une place convenue, après
 „ les avoir fait servir à un usage quelconque, vous les
 „ entreposez, au lieu de les ranger définitivement ; vous
 „ renvoyez de les ranger ainsi à un autre instant qui
 „ vous est plus commode ; soit une clef, un livre, ou
 „ un vêtement, ou un petit meuble, ou un objet de
 „ consommation, ... vous ne vous faites pas une loi
 „ stricte de les replacer aussitôt où ils doivent être.
 „ Que résulte-t-il de cela ? Que le déplacement de ces
 „ choses choque ou embarrasse, qu'elles peuvent se
 „ perdre ou se détériorer. Souvenez-vous des boucles-
 „ d'oreille qui ont disparu pour avoir été abandonnées
 „ sur la cheminée de la salle ; souvenez-vous d'une
 „ glace à broyer des couleurs qui a été brisée pour
 „ n'avoir pas été remise dans la boîte qui devait la
 „ renfermer. “ „ Il en résulte au moins qu'on s'expose
 „ à chercher partout où ce qu'on cherche n'est pas. “
 (A celui qui trouverait trop minimes les détails dans
 lesquels entre ici le bon docteur, je réponds qu'il n'y

a rien de minime en éducation, et qu'il s'agit ici de donner à une jeune fille l'esprit si précieux d'ordre et de soin.) „ Si ce sont des choses à faire ou à dire, en „ un temps ou dans une circonstance particulière, vous „ ajournez vaguement, vous vous bornez à former un „ projet ou à prendre une résolution; mais une résolution prise aussi légèrement peut-elle être stable et „ avoir son effet? Aussi on n'est jamais sûr avec vous „ de l'exécution d'un plan arrêté; il faut sans cesse „ vous rappeler à plusieurs de vos engagements ou de „ vos devoirs, et si on ne vous y rappelle pas, ils sont „ trop souvent oubliés ou ne sont pas remplis dans le „ moment opportun; quand vous ne vous exposeriez „ qu'à ce dernier inconvénient, est-il sans conséquence „ que vous laissiez échapper tel ou tel moment? Vous „ n'avez pas encore à suivre par vous-même des affaires „ extrêmement importantes, des affaires dont le „ succès dépend tout entier d'une rencontre ou d'une „ conjoncture à saisir, mais vous en aurez tôt ou tard, „ et si déjà vous n'avez contracté l'habitude de faire „ ou de dire ponctuellement, et quand il le faut, que „ de pertes ou de regrets vous éprouverez alors! Vous „ comprenez bien qu'il ne suffit pas toujours d'avoir „ reporté une chose en son lieu et d'avoir donné un „ ordre en son temps, pour se trouver déchargé de „ tout autre soin; encore est-il nécessaire de s'assurer „ à propos que la chose ne s'altère pas et que l'ordre „ est exécuté; pour cela, vous ne devez cesser de „ surveiller l'un et l'autre, jusqu'à ce que vous ayez „ la certitude que l'un et l'autre ne courent plus aucun

„risque. De même qu'une chose peut fort bien être
 „en son lieu sans être à sa place, comme des papiers
 „entassés confusément dans un bureau ou des vête-
 „ments jetés pêle-mêle dans une armoire, de même
 „une commission donnée en son temps peut être né-
 „gligée ou mal faite, si, par exemple, on ne s'est pas
 „adressé à une personne fort exacte, ou si l'on n'a pas
 „développé suffisamment son intention; ce n'est donc
 „pas assez d'avoir pourvu d'une manière générale à
 „l'administration d'un objet, il faut y avoir pourvu avec
 „un juste discernement et une prévoyance particulière;
 „et soit ce discernement, soit cette prévoyance, doivent
 „être appliqués aux petites choses comme aux grandes.
 „Celui qui a l'habitude de prévoir ce qu'il doit faire et
 „de réfléchir à ce qu'il fait, ne laissera certainement
 „rien en défaut dans une occasion majeure; celui au
 „contraire qui a l'habitude de négliger ce qu'il appelle
 „des bagatelles, ne peut pas ne jamais s'oublier dans
 „une circonstance grave. Tout cela, ma fille, tient à
 „un esprit d'ordre et d'arrangement qu'il vous est in-
 „dispensable d'acquérir, et que vous n'acquerrez véri-
 „tablement que par un long et minutieux exercice.
 „Donnez-vous à présent beaucoup de peine pour tout
 „prévoir, pour tout observer, pour tout ranger, pour tout
 „noter, pour tout recommander, pour tout expliquer,
 „..... chacune de ces choses sans ajournement ni
 „délai; et bientôt vous vous apercevrez non seule-
 „ment que tout ira mieux, mais surtout que vous
 „aurez considérablement gagné et du côté de l'emploi
 „de votre temps et du côté de la tranquillité de votre

„esprit. Combien un jour vous saurez gré, et à vous
 „et à moi, de m'avoir donné cette satisfaction et de
 „vous être rendu ce service! Combien nous nous
 „féliciterons l'un et l'autre, moi de vous avoir trans-
 „mis, et vous d'avoir acquis au moins une partie de
 „ma longue et pénible expérience! C'est-là le motif
 „et la fin de tous les avis que je vous donne de vive
 „voix ou par écrit.“

„L'autre point sur lequel je crois aussi nécessaire
 „de vous arrêter que sur le précédent, se rapporte
 „au ton que vous prenez quelquefois, soit en répon-
 „dant à ce qu'on vous demande, soit en vous justi-
 „fiant sur un reproche qui vous est fait, soit en
 „recevant un avis qui vous est adressé. On s'aperçoit
 „aussitôt que votre amour propre souffre, et vous
 „parlez manifestement avec le dessein de ne pas
 „satisfaire ou de résister; vous résistez, sinon par le
 „mot dont vous vous servez, au moins par la manière
 „de prononcer ce mot. Croyez-moi, ma fille, aucun
 „ton d'humeur ou de résistance ne va avec la modestie
 „et la déférence qui doivent être inséparables de votre
 „sexe et de votre âge; un air de suffisance ou de
 „dédain offense toujours chez toute personne qui le
 „prend, mais bien davantage chez une demoiselle et
 „une jeune demoiselle. A votre âge, on doit se faire
 „remarquer par une grande amabilité et une extrême
 „condescendance; vous ne sauriez trop vous persuader
 „que cette condescendance est généralement regardée
 „comme le cachet d'un bon caractère; je dis cette
 „condescendance même envers vos compagnes ou vos

„égales; on vous tiendra toujours un bon compte de
 „toutes les concessions que vous leur ferez : à l'égard
 „des personnes qui ont un rang ou un âge au-dessus
 „des vôtres, ce n'est plus une simple convenance de
 „votre part de leur céder, c'est un rigoureux devoir,
 „et en ne remplissant pas ce devoir, vous leur man-
 „quez essentiellement. Si vous vous mariez, ne devrez-
 „vous rien à celui qui aura fixé votre choix ? Une fois
 „unis, vous ne formerez qu'un tout avec lui, il sera
 „la moitié de vous-même; mais cette chère moitié,
 „quelque chère que vous lui soyez aussi, ne deviendra-t-
 „elle pas votre régulateur et votre guide ? Pourrez-
 „vous ne pas consulter ses vœux ? Vous vous pro-
 „mettez qu'il consultera également les vôtres; cepen-
 „dant, lorsqu'ils ne se rencontreront pas, pensez-vous
 „que les vôtres l'emporteront toujours sur les siens ?
 „Ne faudra-t-il pas, au contraire, que généralement
 „sa volonté soit la vôtre ? Je dis plus. Comment
 „obtiendrez-vous sur lui tout l'ascendant auquel vous
 „pouvez aspirer ? Ne sera-ce pas en le prévenant et
 „en lui cédant ? Efforcez-vous donc dès aujourd'hui
 „de donner à votre caractère cette flexibilité et cette
 „souplesse, cette forme engageante et gracieuse qui
 „seule pourra entraîner et fixer auprès de vous celui
 „qui sera chargé de votre bonheur. Envers qui que
 „ce soit, répondez franchement et sans détour, quand
 „vous le pouvez; excusez-vous, quand vous ne le
 „pouvez pas; remerciez lorsqu'on vous donne un avis
 „utile; reconnaissez au moins l'intention de la per-
 „sonne, si l'avis ne vous intéresse aucunement;

„écoutez avec une confusion bienveillante un reproche
„que vous avez mérité; et si, par injustice ou par
„méprise, on vous faisait une imputation déplacée,
„justifiez-vous, non seulement sans aigreur, mais
„avec toute la modération possible; enfin, et dans
„tous les cas, ne vous écartez jamais des sages limi-
„tes que prescrivent invariablement une bonne éduca-
„tion, les convenances sociales et le respect dû à la
„supériorité; si on les outrepassait à votre égard, vous
„vous contiendriez avec encore plus de fermeté et de
„persévérance. Vous ne devez pas non plus soutenir
„avec opiniâtreté votre sentiment, quelque fondé qu'il
„vous paraisse; si vous insistez, en voyant qu'on se
„refuse à l'exposé clair et bien motivé que vous en
„aurez fait, ce n'est plus la cause de la justice et de
„la vérité que vous défendez, c'est celle de votre
„amour propre que vous cherchez à faire prévaloir; dès
„lors, vous ne ramenez personne, vous aigrissez au
„contraire, et on s'éloigne davantage. Les armes les
„plus puissantes que vous puissiez opposer à ceux qui
„se porteraient contre vous, sont la douceur et des
„grâces; les attraites les plus sûrs pour amener à vous
„ceux qui s'en tiendraient éloignés, sont encore la
„douceur et des grâces; les liens les plus forts pour
„vous attacher ceux qui s'en seraient rapprochés, sont
„toujours la douceur et des grâces; je ne saurais
„trop vous le répéter, que votre unique moyen de
„défense ou d'attaque, de résistance ou d'entraînement,
„de dégagement ou d'attache, soit la douceur et des
„grâces; voilà la seule manière de réussir. En faisant

„ tout ainsi, vous triompherez certainement de tout. Ce
 „ ne sera plus, ici, mon expérience ou mon exemple que
 „ je vous citerai, ce sera celui de votre bonne et excel-
 „ lente mère. Vous rappelez-vous bien quelle était la
 „ douceur de ses traits, la douceur de son regard, la
 „ douceur de sa voix, la douceur de son langage, . . .
 „ tout autant d'expressions si naturelles de la douceur
 „ angélique de son âme ? On ne pouvait la voir, sans
 „ désirer la connaître ; on ne pouvait la connaître sans
 „ l'aimer, et quand on l'aimait, c'était pour la vie ; c'est
 „ même par delà le tombeau. Jusqu'à ce que je l'eus
 „ rencontrée, je me maintins fermement résolu à ne point
 „ me marier ; ma résolution fut mise à plusieurs épreu-
 „ ves, quelques unes fort engageantes ; jamais elle ne
 „ chancela. J'étais ainsi parvenu aux environs de ma
 „ quarante-deuxième année, lorsque des circonstances
 „ toutes particulières nous rapprochèrent, nous firent
 „ connaître, nous unirent. En ce même temps, et dans
 „ la vue de me fixer à Dunkerque, on s'efforçait de
 „ m'engager dans l'une des maisons les plus riches et
 „ les plus considérées de la ville ; dès qu'on sut vers
 „ qui mon inclination se dirigeait, on ne cessa de me
 „ représenter que son objet était étranger, sans for-
 „ tune, d'une santé misérable. Ces efforts et ces
 „ représentations vinrent se briser sans peine contre
 „ celle qui avait si facilement rompu ma première réso-
 „ lution, et qu'avait-elle pour l'emporter ainsi ? Une
 „ extrême douceur.

„ O toi ! qui réunissais toutes les vertus dans ton
 „ aimable personne ; où les avais-tu puisées ? Ou plutôt

„qui te les avait inspirées, si ce n'est l'éminente
 „douceur de ton âme? La douceur constituait ton
 „essence, et toutes tes qualités en étaient une émana-
 „tion nécessaire. Dans le monde, combien ta douceur
 „était prévenante! Avec moi, comme ta douceur sup-
 „portait mes trop fréquentes vivacités! Avec ta fille,
 „comme ta douceur faisait céder les obstacles qui
 „s'élevaient contre son éducation! Avec tes proches,
 „que d'égards et de ménagements ta douceur opposait
 „à ce qui nous blessait de leur part! Avec tes domesti-
 „ques, que de moyens ta douceur employait pour leur
 „rendre moins pesant le joug qu'ils devaient supporter!
 „.... C'est surtout pendant ses longs et cruels maux
 „que sa douceur a été admirable! Vous en souvenez-
 „vous, ma fille? Ou plutôt pourrez-vous jamais
 „oublier ce qu'elle a été durant cette agonie d'environ
 „deux mois, après laquelle.....? Ah! puisque le
 „ciel me l'a enlevée, faites que je puisse retrouver en
 „vous ce que j'ai perdu en elle! Faites cela, ma chère
 „fille, par amour, par considération, par pitié pour
 „moi! Répandez cette unique consolation sur mes
 „derniers ans! Nous sommes dignes, vous de me la
 „faire sentir, et moi de la goûter.“

„Je suis persuadé que vous voulez sérieusement
 „tout ce que je viens de vous demander, que votre
 „intention est de m'épargner ce que vous savez me
 „faire de la peine, comme votre vœu le plus cher est
 „de me rendre aussi heureux qu'il m'est possible de
 „l'être; je crois lire ainsi dans votre cœur que je juge
 „bon; je remarque depuis quelques jours surtout votre

„ volonté s'accommoder à celle des autres ; ce n'est ni
 „ de votre cœur, ni de votre volonté que je me défie ;
 „ c'est de votre légèreté et de votre irréflexion. Vous
 „ faites ou dites, sans y songer, ce que vous vous
 „ étiez promis de ne plus faire ou dire ; il peut être
 „ vrai que vous en soyez fâchée presque aussitôt, mais
 „ déjà c'est trop tard ; j'ai vu ou entendu, et j'ai
 „ souffert ; j'ai d'autant plus souffert que dès lors je
 „ n'ai pas pu ne pas prévoir d'autres sujets de souffrance.
 „ Et pourquoi m'en croirais-je dorénavant à l'abri ? Si vous vous êtes oubliée une première et
 „ une seconde fois, qu'est ce qui me garantit que vous
 „ ne vous oublierez pas encore une troisième, une
 „ quatrième ? Prévenez-vous aujourd'hui vous-même
 „ même par une résolution beaucoup plus forte. Surveillez-vous plus exactement à l'avenir. Voyez votre
 „ mère applaudir à l'exhortation que je vous fais, à la
 „ résolution que vous prenez et à la surveillance que
 „ vous vous imposez. Elle m'est témoin que je ne vous
 „ demande rien qui ne doive contribuer à votre bonheur ; qu'elle le soit également que vous y travailliez
 „ de plus en plus, et qu'en y travaillant, vous faites
 „ le mien.

„ Ce que je vous écris est en quelque sorte l'abrégé
 „ de mes représentations journalières ; je le consigne
 „ sur des feuilles plus durables que la parole, pour le
 „ retracer à votre mémoire et l'y fixer. J'y parviendrai,
 „ si vous faites quelque cas de ces feuilles, si vous
 „ les relisez de temps en temps avec le même esprit
 „ qui me les inspire ; si, après les avoir lues, vous

„vous demandez gravement quel fruit vous en avez
 „retiré. Je croirai que j'avance vers mon but, à
 „mesure que je vous verrai devenir *plus prévoyante,*
 „*plus empressée et moins susceptible.* Notez bien ces
 „trois points; voyez comment ils sont présentement
 „chez vous, l'un en excès, les autres en défaut; je
 „serai véritablement satisfait si, dans le cours de cette
 „année, je les vois insensiblement se mettre à un juste
 „niveau. Surtout que je ne vous entende plus dire :
 „j'ai le temps, ou répondre à une demande par une
 „question. Vous savez que c'est un bon père qui vous
 „parle, vous presse, vous prie même. Elevez une
 „fois pour toutes votre âme et votre cœur jusqu'à lui.
 „Quand vous l'aurez fait comme il faut, vous ne
 „tarderez plus à récompenser dignement et selon son
 „attente son amour, sa sollicitude et ses soins. Que
 „le ciel vous protège ! Que votre mère vous bénisse !
 „Et les soins de votre père ne seront pas perdus. Je
 „vous bénis aussi, ma chère fille, et vous embrasse
 „de tout mon cœur.“

Votre affectionné père,

PUGNET.

On aperçoit, dans cette correspondance si remarquable, la crainte qu'a le père d'échouer dans la tâche difficile qu'il doit désormais accomplir seul. Aussi voyez comme il s'entoure des souvenirs de l'épouse tant pleurée, comme il s'appuie sur ce doux nom de mère ! Il l'appelle, il la prie de lui venir en aide. Ce n'est pas trop de leurs efforts à tous deux pour bien élever une fille si chère. Je ne sais si je me trompe,

mais il me semble que Madame Pugnet n'aurait pu mieux faire. Qui sait même si son extrême douceur n'eut pas été un obstacle plutôt qu'un secours ? Pour réussir dans une éducation, il faut avant tout *vouloir*, et l'on sent parfaitement, sous la phrase calme et reposée du docteur, la fermeté de sa volonté. Je regrette de n'avoir plus à transcrire de ces belles lettres où éclate le cœur du père, où brille la pénétration du moraliste ; ce n'est pas que ces communications annuelles furent interrompues, elles continuèrent longtemps encore ; mais, les conseils paternels ayant été entendus et suivis, ces lettres ne servirent plus qu'à rappeler un souvenir cher et douloureux et à témoigner de la satisfaction du docteur. Elisa Pugnet, aujourd'hui Madame Blösch, a donné à son père la joie de se voir revivre dans ses petits enfants et a été, comme il le lui demandait, la consolation de ses vieux jours. Qu'elle me permette de la remercier ici d'avoir consenti à l'impression de ces lettres. J'aime à penser qu'elles porteront d'heureux fruits dans plus d'une famille, car, en vérité, jeunes et vieux, chacun peut en faire son profit, et ainsi le bon docteur, sans y avoir songé, se trouvera servir encore cette société pour laquelle il s'est dévoué pendant près d'un demi-siècle.

A son arrivée à Bienne, inquiet pour la santé de sa femme, souffrant lui-même de plusieurs infirmités, il comptait abandonner la pratique de la médecine, et cependant cette âme si active ne pouvait se reposer dans le repos ; il craignait le désœuvrement, et c'est

pour y échapper qu'il entreprit un ouvrage intitulé : „Nouveaux éléments de médecine, ou Traité de médecine pratique,“ dont la partie qui traite des inflammations a été publiée en allemand par son gendre Mr. le docteur César Blösch, en 2 vol. in-8., Arau, chez Sauerländer, 1837. Il conçut aussi plus tard la pensée d'un ouvrage intitulé : „Réponse à une question longtemps douteuse par le simple exposé des faits qui s'y rattachent.“

Cette question, il la pose d'abord ainsi :

„Est-il vrai que l'homme soit d'autant plus
„parfait qu'il se rapproche davantage de la
„nature primitive ?“

et en ces termes, elle semble rappeler le discours aussi célèbre que peu fondé de Jean Jacques sur les sciences et les arts ; mais bientôt elle se transforme dans la pensée du docteur et devient celle-ci :

„Ce que nous observons être un changement
„dans l'application de nos facultés à nos besoins,
„n'est-ce pas une progression soutenue de l'es-
„pèce humaine vers un perfectionnement in-
„défini ?“

Ici nous ne sommes plus sur le terrain des spéculations abstraites, vides souvent ; nous nous rencontrons avec l'illustre et malheureux Condorcet écrivant, sous la menace de la terreur, son bel ouvrage sur les progrès de l'esprit humain. Comme lui, notre docteur croit à ce progrès, au perfectionnement toujours plus grand de l'espèce humaine, et il veut en tracer la marche à travers les siècles. Dans ce but, il se proposait de faire

converser ensemble Socrate et J. J. Rousseau sur la religion, Aristophane et Molière sur les mœurs, Numa et Napoléon sur le gouvernement, Xénophon et Smith sur le commerce, Archimède et Watt sur l'industrie, Pline et Cuvier sur les sciences ; mais de ce plan grandiose, il n'a ébauché que l'introduction. Dans cette esquisse qui offre des vues ingénieuses, quoique trop vagues et non suffisamment élaborées (ce n'est qu'un premier jet), je trouve avec quelque surprise le passage suivant :

„ Je crois que toutes les variétés de l'espèce humaine
 „ remontent à une souche commune, et que cette souche
 „ a été implantée sur le sommet de l'Asie que les eaux,
 „ commençant leur retraite, ont rendu le premier habi-
 „ table.“ „ Je crois encore que la haute tem-
 „ pérature sous laquelle le premier développement de
 „ notre espèce a dû se faire, lui a imprimé une teinte
 „ et des traits qui ne sont plus les nôtres ; je veux dire
 „ que l'homme blanc est né de l'homme rouge ou brun,
 „ et celui-ci de l'homme noir. Les nègres, à mon avis,
 „ sont donc plus que nos frères, puisque ce serait d'eux
 „ que nous descendrions.“

Cette vue originale est contraire aux idées qu'admet la science actuelle ; quoique médecin, anatomiste et physiologiste, c'était là son opinion, et fondée ou non, il est fort à regretter que le docteur n'ait pu la développer. Il avait trouvé cette idée représentée allégoriquement sur le tombeau d'un roi d'Egypte, où des hommes noirs, fécondés par la chaleur du soleil et l'humidité de la terre, y donnent naissance à des

hommes rouges. Voyez ses Mémoires sur les fièvres, 1 vol. in-8., Lyon et Paris, 1804.

Voici les dernières phrases de l'introduction de cet ouvrage à peine commencé :

„ La civilisation se trouvant déjà avancée aux épo-
 „ ques où vivaient nos interlocuteurs grecs ou latins,
 „ ils ne nous raconteront pas seulement ce qui se pas-
 „ sait sous leurs yeux, ils nous feront encore voir ce
 „ qui existait dans les temps antérieurs dont ils pou-
 „ vaient se rapprocher beaucoup plus que nous ; de
 „ même, leurs antagonistes français ou anglais ne se
 „ borneront pas à opposer à leurs récits ce qui se
 „ pratique de leurs jours, ils remonteront également de
 „ leur âge aux âges qui se sont écoulés dans les espaces
 „ intermédiaires. Nous suivrons ainsi, autant qu'il sera
 „ possible, tous les degrés de perfectionnement que
 „ la tradition et l'histoire nous apprennent avoir été
 „ parcourus par chacun des sujets soumis à notre
 „ examen.“

„ Quand je me trace ce plan, je consulte plutôt le
 „ besoin que j'ai, dans mon cabinet et en dehors de
 „ toute société, d'une occupation journalière, que mon
 „ aptitude à le remplir.“

. „ Aujourd'hui je ne vois plus avec les yeux
 „ de l'intelligence, comme aussi avec les yeux du corps,
 „ que ce qui leur est exposé immédiatement et de fort
 „ près ; encore faut-il que l'objet auquel je les appli-
 „ que soit bien net et bien distinct : je n'aperçois ceux
 „ qui l'environnent ou qui lui restent attachés que
 „ lorsque je me suis éloigné du premier pour me

„ rapprocher d'eux ; je les examine alors successive-
 „ ment , chacun à leur tour , faisant toujours ensorte
 „ de rencontrer leur face la plus nette et la plus sail-
 „ lante. Il n'y a donc plus que des unités pour moi !
 „ L'objet qui a précédé ne m'affecte plus , pas plus
 „ que celui qui doit suivre ; au moins ils ne m'apparais-
 „ sent plus que confusément l'un et l'autre , et je ne
 „ distingue véritablement que celui sur lequel ma vue
 „ est présentement fixée ; mon affaire est de le bien saisir
 „ pendant que je le regarde. Ce n'est donc pas seule-
 „ ment la perception qui a faibli chez moi ; ce sont
 „ tout autant la mémoire et l'imagination , la puissance
 „ de reproduire le passé et celle de figurer ce qui pour-
 „ rait être. Ce que je lis ou entends m'échappe à
 „ mesure qu'il s'écoule devant moi , ou comme inaperçu ,
 „ si la phrase est construite avec trop d'artifice , ou
 „ comme oublié , si les membres en sont trop étendus
 „ ou trop nombreux. Quand j'écris , toute mon atten-
 „ tion se partage entre ma pensée et le mot destiné à
 „ la rendre ; très souvent je ne m'aperçois pas que déjà
 „ ce mot est plusieurs fois tombé de ma plume. Quand
 „ je pense , il m'est impossible de rassembler dans mon
 „ esprit et de coordonner à la fois toutes mes idées ;
 „ celle qui est prédominante ne manque jamais de
 „ mettre en fuite celles qui cherchent à se ranger à
 „ côté d'elle. „ „ On me demandera comment ,
 „ avec un tel appauvrissement de facultés , j'ai pu
 „ m'imposer la tâche que j'entreprends ? A cela j'ai déjà
 „ répondu que , forcément placé entre l'ennui insépa-
 „ rable d'un long désœuvrement et le choix d'une

„occupation même laborieuse, ce dernier parti m'a paru infiniment préférable.“

Quelle page mélancolique d'un esprit éminemment observateur ! Il l'écrivait après une maladie grave qui avait mis ses jours en danger. Hélas oui ! Souvent les organes matériels refusent leur concours à l'intelligence qui les sollicite, et alors le matérialiste triomphe et s'écrie : tout n'est que matière. Faible raisonneur ! Demandez-donc à Paganini de faire briller son talent avec un instrument dont les cordes sont gâtées ou manquent en partie, et s'il ne le peut, concluez que tout son talent est dans l'instrument. Mais le bon docteur se trompait. Cet esprit clair, ferme, lucide, précis, n'était point aussi empêché qu'il croyait l'être ; j'en trouve la preuve dans cette page même, si remarquable, où il s'observe et s'analyse avec tant de netteté. Il cédait sans doute, en s'appréciant ainsi, à un moment de découragement. Bienne l'a possédé pendant 25 ans, riche de toutes ses facultés jusqu'au dernier moment. Cet ouvrage qui aurait pu devenir si intéressant sous sa plume, ne fut pas continué. Le docteur avait voulu en vain renoncer à la pratique de la médecine et n'allait plus chercher les malades au dehors ; les malades en foule venaient le trouver chez lui. Ils arrivaient souvent de fort loin, jeunes et vieux, riches et pauvres, et il les recevait tous. L'homme que nous avons vu si bienfaisant à Dunkerque, aurait-il pu se renier lui-même et les repousser ? Il les accueillait avec une obligeante politesse, leur donnait les conseils de sa longue expérience et n'envoyait de

compte à personne. Cette clientèle à domicile l'a entraîné dans une correspondance fort étendue à laquelle il a suffi lui-même presque jusqu'au dernier jour. Ainsi notre bon docteur retrouvait l'activité qui lui était nécessaire, et sa santé, si ébranlée comme on l'a vu plus haut, se rétablissait assez bien, sauf la vue qui demeura toujours très affaiblie. Un de ces visiteurs malades, venus de loin, fut le célèbre Casimir Périer, son ami. Le docteur lui conseilla, s'il voulait vivre, d'abandonner les affaires publiques et les luttes de la tribune. Casimir Périer n'en fit rien, soit qu'il ne le pût, soit qu'il ne voulût point, et ne tarda pas à mourir.

A Bienne, la vie du docteur s'écoula paisible, partagée entre l'étude, le soin de ses malades et les rapports de la famille et de l'amitié. J'étais du nombre de ceux qui lui rendaient quelque fois visite, attirés par son obligeance inaltérable et son intéressante conversation. La fondation d'une société de lecture dont j'émis l'idée et à laquelle il s'empressa de concourir, me rapprocha davantage de lui et me rappelle un trait qui sert à le peindre. Nous discussions en petit comité la liste des livres à acheter, et il proposait entr'autres la *Revue Encyclopédique*, rédigée par M. Julien, cet ami même qui lui avait rendu un si grand service en faisant révoquer sa nomination à l'armée d'Allemagne, ce que j'ignorais alors. Cet ouvrage ne me plaisant pas, à tort sans doute, j'en parlai avec peu d'estime ainsi que du talent de l'auteur. Le docteur se tut et n'insista pas. Cependant, à la

réflexion , je me repentis de ma vivacité de jeune homme , et je craignis d'avoir manqué d'égards à une personne plus âgée que moi , respectable à la fois par son caractère et par sa science. Je lui écrivis aussitôt une lettre d'excuses. Il me répondit sur le champ de la manière la plus affectueuse, mais sans vouloir convenir de mon tort, disant que j'étais dans mon droit et que les opinions étaient libres. Cette lettre augmenta encore mes regrets. C'est dans cette société de lecture que, le rencontrant un jour, mon ami P. et moi, nous lui adressâmes quelques questions sur un phénomène physiologique assez compliqué. Aussitôt , avec sa complaisance habituelle , il nous le développa de la manière la plus claire et la plus précise, mettant à la façon d'Arago la science à notre portée. Avec sa tête si nette et si lucide , avec son élocution facile et d'une élégante simplicité , il était né à la fois pour enseigner et pour écrire, et malgré tout le bien qu'il a fait, je me surprends parfois à regretter qu'il ait tant exercé la médecine. Sans doute, il a servi l'humanité 50 ans, et c'est fort beau ; mais Hippocrate ne la sert-il pas encore aujourd'hui après des milliers d'années?

Dix ans plus tard , lorsqu'à Berne , en 1834, j'ouvris la nouvelle Université de Berne, je me souvins du docteur, et lui envoyai mon discours d'inauguration; il me répondit par la lettre suivante :

„ *Monsieur le Conseiller d'État,*

„ Je viens de recevoir votre discours d'inauguration;
„ aussitôt j'en ai commencé la lecture; ajouterai-je que

„saisi, dominé, entraîné par elle, je n'ai pu ni la
 „modérer, ni l'interrompre ? Il m'a fallu l'achever
 „d'un seul trait et d'une même haleine. Vainement j'ai
 „essayé de me recueillir ou de l'entremêler de quel-
 „ques réflexions, l'attrait était trop puissant, votre
 „marche forçait la mienne, je prenais machinalement
 „en quelque sorte l'essor que vous me donniez. Je
 „ne suis plus surpris si ceux qui vous l'ont entendu
 „prononcer ont été aussi vivement émus. Quelle force
 „n'acquiert pas la pensée par la parole ; par la parole
 „de celui auquel elle appartient, qui lui-même est sous
 „la haute puissance de sa pensée ? Je suis encore
 „moins surpris d'apprendre qu'en même temps l'œil de
 „la défiance et de la crainte s'est ouvert sur l'enseigne-
 „ment que vous fondez ; vous voulez des études fortes
 „et libres, vous voulez que la science se répande dans
 „toutes les classes de la société, qu'elle ajoute au
 „bien-être des peuples, qu'elle leur fasse discerner
 „les institutions utiles des institutions funestes ! “

„En lisant ce que vous dites sur l'abus qu'on peut
 „faire de la science et sur la direction qu'il importe
 „de donner aux études, je n'ai pu m'empêcher de
 „gémir sur la triste et inutile carrière qu'on a fait par-
 „courir à mon jeune âge. Heureux, sous tous les
 „rapports, mille fois heureux ceux qui y font aujourd'hui
 „leurs premiers pas ! “

„ Cette première lecture, beaucoup trop rapide, mais
 „qu'il ne m'a pas été possible de suspendre, a seule-
 „ment éveillé mon âme ; une seconde plus grave ne
 „tardera pas à l'instruire : je vous remercie infiniment,

„ et pour ce bienfait dont il vous a plu la favoriser,
 „ et pour l'honorable souvenir dont vous voulez bien
 „ me donner un nouveau témoignage.

„ J'ai l'honneur, etc.

Bienne, 16 Décembre 1834.

PUGNET.»

Malgré ce que cette lettre a de trop flatteur pour moi, je la publie, parce qu'elle le caractérise. Vous y voyez sa vivacité d'impression, son ardeur méridionale. Et puis ce retour sur la triste et inutile carrière qu'a parcourue sa jeunesse ! Il croyait que j'allais faire mieux, et je le voulais ; mais j'ai été trop faible contre la routine. Je n'ai trouvé personne pour m'aider à faire sortir le char de sa vieille ornière, et il y est encore. Aucune des vues indiquées dans mon discours d'ouverture ne s'est réalisée. Que ceux que ce discours inquiétait se rassurent ! Le monde demeurera encore longtemps sous le joug pesant de l'habitude et des préjugés.

Depuis la date de cette lettre jusqu'à l'année actuelle (1846), douze ans se sont écoulés, sans aucun événement remarquable dans la vie de l'excellent docteur. Le „bonheur n'a pas d'histoire,“ a dit Fontenelle. Notre docteur fut-il donc heureux ? Heureux, relativement, oui. Sans doute il eut toujours dans le cœur un regret amer, une profonde douleur, ses dernières volontés en sont la preuve ; mais extérieurement tout lui souriait. Son nom, répandu au loin et attirant les malades, suffisait pour remplir sa vie et satisfaire à deux besoins impérieux chez lui, l'activité et la bienfaisance ; il jouissait d'une fortune indépendante ; honoré de tous,

il était de plus chéri par ceux qui l'approchaient ; sa fille enfin , heureuse , mariée et mère , augmentait pour lui les joies de la famille. Je puis donc le dire , et c'est une consolation , la vieillesse du bon docteur a été douce. Il paraît cependant avoir beaucoup redouté de devenir aveugle , crainte bien naturelle et bien propre à troubler la vie. La lumière lui était douloureuse et il lui tournait sans cesse le dos. „ Je suis lucifuge , me disait-il avec un sourire triste. Un jour , et bien avant que le terme fatal fût arrivé pour lui , il pensa mourir. Lorsque je le vis après son rétablissement , il me raconta ce qui lui était arrivé , et ajouta : „ Ma mort „ me paraissait certaine , et je me dis en m'endormant , „ croyant fermer les yeux pour la dernière fois : au „ moins , tu auras vu jusqu'au dernier moment.“ ⁽¹⁾ Eh bien ! Il conserva jusqu'à la fin , non seulement la vue , mais encore l'intelligence , mais encore le cœur. Ses derniers jours furent cruels. Une maladie d'estomac , dégénérant en cancer , le fit beaucoup souffrir et fut cause de sa mort. Au milieu de vives douleurs , il demandait encore des nouvelles de son petit-fils , et comme on s'étonnait qu'il ne fût pas absorbé par la violence du mal , il dit : „ Tout peut souffrir , tout peut „ mourir , ceci seul ne meurt-pas ,“ et il se frappait à l'endroit du cœur.

(¹) Ceci rappelle Goëthe , privé de la vue quelques heures avant sa mort et disant avec douleur : plus de lumière ! plus de lumière ! Voir , et des yeux du corps et de ceux de l'âme , c'est là le besoin de tous les grands esprits.

Deux ou trois jours avant le dernier, une personne qu'il avait guérie lui écrivit de Neuchatel une fort longue lettre pour le remercier. Sa fille craignait que cette lecture ne le fatiguât ; il voulut l'entendre en entier, et comme elle lui demandait ce qu'elle devait répondre pour lui, il dit : „ Oh ! cette bonne personne ! „ le moins que je puisse faire, c'est d'écrire moi-même ; “ et tout souffrant, il se traina à son bureau et écrivit.

Dans son agonie douloureuse, accompagnée de vomissements violents et privée de sommeil, il lui arriva de s'endormir pour un moment. „ Ah ! “ dit-il avec reconnaissance en se réveillant, „ encore une „ heure de bonheur ! “

Enfin le coup d'œil du médecin lui indiqua l'instant suprême. Aussitôt il dit à son gendre : „ Découvrez-moi, rangez les pieds (les souffrances les avaient tordus). “ Puis, sans parler davantage, il fit des deux mains par dessus la tête et d'un geste expressif, signe que son âme allait partir. Ordre et sang froid jusqu'au bout. Il n'expira cependant que quelques heures après, le **Mardi, 24 Novembre 1846.**

Il a légué toute sa fortune à sa fille, et le testament, d'une date bien antérieure (1831), était accompagné de la lettre suivante :

20 Août 1846.

„ *A ma fille Elisa Blösch-Pugnet,*

„ Vous êtes, ma chère Elisa, tout ce qui me reste
„ de votre digne mère ; c'est sur vous que se sont concen-
„ trées toutes mes affections ; il est naturel que vous

„soyez l'objet de mes dernières pensées; vous l'étiez
 „quand la mort me menaça il y a peu d'années, comme
 „vous le serez lorsqu'elle m'atteindra.“

„Bien convaincu qu'il ne suffit pas à un père d'avoir
 „donné la vie à son enfant, mais qu'il doit aussi pour-
 „voir à son sort et le lui ménager aussi heureux que
 „sa position dans l'ordre social le lui permet, j'ai
 „constamment agi de manière à acquitter cette dette
 „envers vous. C'est dans cette intention qu'après avoir
 „recueilli une modeste aisance, j'ai pris quelques mesu-
 „res pour vous l'assurer; celle entr'autres de déclarer
 „par un testament quelles étaient mes expresses volon-
 „tés en votre faveur, et faire connaître que vous, mon
 „unique héritière par droit de naissance, l'étiez encore
 „par mon libre choix; que vous l'étiez seule, comme
 „vous êtes mon seul enfant.“

„Adieu, encore une fois, ma chère fille; partagez
 „mes derniers adieux avec votre mari et vos enfants;
 „vivez tous heureux et longuement; conservez-moi
 „une place dans vos souvenirs jusqu'au jour où nous
 „serons réunis pour ne plus nous séparer.“

„Votre affectionné père, PUGNET.

Je serai content si, dans ce travail imparfait, j'ai
 réussi à faire ressortir les traits principaux du carac-
 tère du docteur, qui sont: énergie persévérante, intré-
 pidité au milieu des dangers, dévouement sans bornes
 à la science et à l'humanité, constance et profondeur
 dans les sentiments. Si l'on cherche plus de détails,
 on trouvera qu'il réunissait la fierté de l'âme à la
 modestie, l'esprit d'ordre et d'économie à la générosité

et même à un rare désintéressement ; sa politesse et son affabilité étaient extrêmes ; rien n'égalait sa patience au travail, si ce n'est l'obligeance avec laquelle il se laissait toujours déranger. Il était simple et au-dessus des distinctions. On me demandera peut-être de compléter ma tâche de biographe et de dire aussi quels étaient ses défauts. N'ayant pas vécu dans son intimité, je les ignore. Il n'a pas échappé sans doute à la condition humaine, et, comme toutes les âmes douées d'une grande énergie, il aura eu les défauts de ses qualités, celles-ci tournant facilement à l'excès. On l'a vu, écrivant à sa fille, avouer lui-même avec candeur ses fréquentes vivacités. Son extrême sensibilité avait pour conséquence inévitable une grande susceptibilité qui parfois, dans les rapports de famille, a élevé quelques nuages, bientôt dissipés. Voilà, je crois, toute l'ombre au tableau ; j'ai même la conviction que les plus scrupuleuses investigations ne m'en auraient pas appris davantage, ou peu s'en faut ; cependant je me les suis interdites, parceque je n'en voyais pas l'utilité, et qu'une curiosité sans but, sur ce point, est pour moi trop près de la malignité. Ne sait-on pas assez que nul homme n'est parfait ? Si les torts de nos semblables nous corrigent quelquefois, l'exemple de leurs vertus nous instruit encore mieux et nous évite l'écueil de la contagion du mal. En racontant ce que Pugnet a fait de bon, et même de grand, j'ai voulu rendre justice à sa mémoire et engager à suivre ses traces ; il m'a répugné de scruter sa vie avec un soin presque malveillant, pour en découvrir les moindres

taches. Quel qu'ait été son côté faible, le bon docteur a pu se présenter avec confiance devant Dieu ; ceux qui auront lu ces pages n'en douteront pas, et désireront avec moi d'entrer dans l'éternité aussi peu chargés que lui.

Quant à son intelligence, elle était éminemment nette, ferme, précise. Il saisissait promptement, et ne lâchait plus sa prise. Lorsqu'il s'était emparé puissamment d'un sujet, il y répandait aussitôt l'ordre et la lumière. Ses belles lettres à sa fille font connaître à la fois et son style et son cœur. J'ai sous les yeux son drame intitulé : „ La mort de Marie Antoinette, ou scènes de mon temps,“ imprimé en 1835 à un petit nombre d'exemplaires pour quelques amis. Cet ouvrage, qui n'est pas fait pour la scène, témoigne d'une grande sensibilité et d'une profonde pitié pour une immense infortune ; les nombreuses notes qui l'accompagnent font preuve d'un coup-d'œil politique très-sain. Dans cet essai sans prétention, simple délassement du bon docteur, je suis frappé d'un contraste singulier. Lui toujours si simple et si noble de ton, de manières, de discours ; lui à qui un mot grossier n'a vraisemblablement pas échappé une fois en sa vie, il réussit surtout à faire parler les hommes de la terreur, ces êtres hideux de sang et de cynisme. Son dialogue atteint par moments à un degré effrayant de vérité. Ainsi Molière, profondément triste, écrivait des scènes d'une impérissable gaieté.

Je ne suis pas juge du mérite de ses ouvrages de médecine ; je laisserai donc parler les gens de l'art.

Voici ce que lui écrit Mr. Villaret, médecin, à Grenoble, le 20 Prairial an 10.

„ Votre édition de Blumenbach vous fit honneur par
 „ le style et par la précision du français aussi nerveux
 „ que le texte latin, mais vos mémoires sur les fièvres
 „ pestilentiellles d’Egypte sont dignes du héros auquel
 „ vous en avez fait la dédicace. Je les ai lus, et à
 „ 56 ans je vous en fais l’aveu, avec autant de plaisir
 „ que de succès pour mon instruction. Avant vous,
 „ Prosper Alpin et Paris nous avaient donné quelques
 „ notions sûres sur l’Egypte, mais elles étaient encore
 „ obscurcies par le nuage des préjugés populaires et
 „ par l’esprit de système. Lors de l’enfance de l’art,
 „ les médecins les mieux intentionnés, pauvres en fait
 „ de matériaux et d’observation, n’ont pu se dispenser
 „ de donner souvent dans les écarts de l’imagination,
 „ dans l’esprit de système; mais le peuple qui reçoit
 „ les erreurs des savants, les leur rend avec usure,
 „ après y avoir ajouté les siennes. Plus libre de pré-
 „ jugés, entré plus tard dans notre carrière, et mieux
 „ pourvu de connaissances, la routine de l’école et des
 „ universités n’a pu vous atteindre.“

Cette dernière phrase fait allusion à la manière dont le docteur est devenu médecin; je la rappelle ici brièvement. Jusqu’à 31 ans, il passe sa vie à toute autre chose. Alors, sans occupation et réfugié auprès de parents devenus pauvres, il suit des cours gratuits à l’Hôtel-Dieu, et pour gagner quelque chose, se fait aide-subalterne dans l’hôpital. Le docteur Petit l’élève à lui, le prend pour secrétaire et lui donne

des leçons particulières; mais Pugnet sent l'insuffisance de tout cela, il part pour Montpellier, et à peine arrivé, Bonaparte l'emmène en Egypte. Il résulte de ces faits que notre docteur n'a jamais achevé ses études. N'est-il pas remarquable que Mr. Villaret, qui paraît l'avoir su, y voie plutôt un avantage qu'un mal ? Il y a peut-être dans les études universitaires trop de théorie systématique qui offusque la vue, lorsque, devenu médecin, on arrive à la pratique. Pugnet avait, lui, en abordant la pratique un peu brusquement, assez de théorie pour se guider, et il était libre des préjugés ou des systèmes de l'école.

Le gouvernement Prussien ayant ouvert un concours pour le meilleur mémoire sur la fièvre jaune, le docteur Pugnet, encore à Dunkerque, se hâta de revoir son premier travail et envoya un nouveau mémoire à Berlin. Mr. Petit lui écrit à cette occasion, le 31 Mai 1806: „Je suis enchanté que vous ayez fini votre „travail sur la fièvre jaune. Retouchez peu et fiez-vous à vos premières inspirations.“ La guerre ayant éclaté entre la France et la Prusse, et celle-ci étant tombée à Jéna, on oublia le mémoire du docteur qui ne parvint qu'après douze ans à le recouvrer. Il en jugea alors l'impression inopportune et cet ouvrage est demeuré manuscrit. Peut-être conviendrait-il de l'imprimer, car le premier travail, fait au milieu des hôpitaux de Sainte-Lucie, n'a pu que gagner à être remanié tout à loisir à Dunkerque. J'exprime le même vœu pour le texte français du traité sur les inflammations auquel le docteur continuait

de travailler et que malheureusement il n'a pu achever. Cet ouvrage, fruit d'une pratique de tant d'années, doit être un trésor d'observations et d'expériences qu'il conviendrait de mettre à la portée de ceux qui ne savent pas l'allemand.

Afin de faire connaître la haute estime et la considération dont le docteur était entouré, je mentionne ici les divers diplomes qu'il a obtenus, sans les avoir sollicités, depuis son retour d'Egypte :

1^{er} Prairial an 10, Diplome de la Société de médecine pratique de Montpellier ;

3 Prairial an 10, Diplome de la Société de médecine de Lyon ;

17 Pluviose an 12, Diplome de la Société de médecine de Paris ;

16 Ventôse an 12, Diplome de docteur de l'École de médecine de Paris ;

1^{er} Mai 1806, Diplome de la Société de médecine et de secours publics de Dunkerque ;

21 Avril 1817, Diplome de la Société académique de médecine de Marseille ;

2 Mai 1820, Diplome de la Société d'agriculture de l'arrondissement de Dunkerque.

Les mémoires que le docteur a successivement écrits sur les fièvres du Levant et des Antilles, sont réunis en un volume in-8., intitulé :

„Mémoires sur les fièvres de mauvais caractère du Levant et des Antilles, avec un aperçu physique et médical du Sayd et un essai sur la topographie de Sainte-Lucie, dédiés à l'Empereur, par J. F. X. Pugnet, membre de la Légion d'honneur. Lyon et Paris, an 12 — 1804.“

La dédicace se distingue par son laconisme, la voici :

A Sa Majesté Souveraine Napoléon, premier Empereur des Français.

» Te ne magis salvum populus velit, an populum tu,
Servet in ambiguo, qui Consulit, et tibi, et urbi.«

Hor. Ep. 16, lib. 1.

J'ai lu ce volume avec respect. C'est de la science achetée avec de l'héroïsme. Je ne puis mieux le faire connaître qu'en citant le rapport lu à l'Institut national des sciences et arts, dans la séance du 20 Prairial an 10.

„Le citoyen Pugnet s'est proposé de rendre compte
„de ses observations, non seulement sur les maladies
„de l'Egypte en général, mais encore sur le sol de ce
„pays et sur les mœurs de ses habitants.“

„Il en commence le tableau physique et moral
„par le Sayd, ou la haute Egypte, qu'il décrit avec des
„détails très-instructifs. La distribution des montagnes,
„des vallées, la nature de leurs principes inorganiques,
„la température la plus habituelle, l'action des vents
„et du soleil sur les rochers, les terres calcaires et
„quartzeuses, les corps organisés; le cours du Nil,
„ses élévations, ses débordements et la qualité de ses

„eaux dans les différentes saisons; les productions des
 „vallées en comestibles, en substances médicamenteu-
 „ses, en boissons, en animaux terrestres et aquatiques;
 „le nombre, le caractère, les mœurs, les occupations
 „des habitants de la haute Egypte, leur régime diété-
 „tique et médical, forment ce tableau dans lequel il
 „paraît n'avoir rien omis de ce qui était accessible à
 „son œil observateur.

„Il a rappelé ensuite tous ces objets à l'inspection,
 „à l'observation et au jugement du médecin, non par
 „des théories vagues, mais par les lumières positives
 „que lui donnaient les rapports, la vue et l'examen
 „scrupuleux des malades qu'il traitait.

„D'après ces connaissances, il a indiqué les mala-
 „dies propres à ce climat, maladies qui sont pres-
 „que inévitables, mais qu'il assure être moins variées
 „et moins multipliées que celles qu'on observe en
 „Europe.“

„Ce premier mémoire fort court, intitulé: „Aperçu
 „physique et médical de la haute Egypte,“ contient
 „beaucoup de choses. C'est une vraie statistique pré-
 „cise de ce pays, „source féconde de recherches et
 „d'étonnement, dit-il, pour l'Européen observateur
 „qui y aborde.“

„Dans le second mémoire, l'auteur examine ces
 „questions: la peste est-elle endémique en Egypte?
 „est-il possible de la bannir de cette contrée?“

„Il résout affirmativement la première question, au
 „moins quant à la majeure partie de la basse Egypte,
 „où se rassemblent toutes les causes qui peuvent don-

„ner naissance à cette fièvre pernicieuse, la nature
 „et la distribution du sol et des eaux, la succession
 „rapide et presque inévitable d'une chaleur brûlante
 „et d'un frais humide dans les vingt-quatre heures,
 „l'aridité des vents, la stagnation des eaux, mais
 „surtout l'insouciance, la paresse et la soumission
 „aveugle de ses habitants au fatalisme.“

„Il a cependant observé que les naturels étaient
 „moins vivement affectés par ces causes que les
 „Européens nouvellement arrivés; il ne balance pas
 „à affirmer que cette endémie, née dans l'Egypte
 „même, est contagieuse; que les miasmes émanés des
 „humeurs qu'elle déprave et corrompt d'une manière
 „particulière et encore inconnue, s'attachent aux vête-
 „ments, aux meubles, peuvent y rester inertes pen-
 „dant plusieurs années; que, développés dans la suite
 „par une cause quelconque, ils font les mêmes ravages
 „qu'ils avaient produits auparavant, la seule différence
 „des effets provenant des dispositions propres à chaque
 „individu, des localités et des circonstances.“

„Détruire les causes qui suscitent cette fièvre serait
 „sans doute le moyen de la prévenir, mais on ne peut
 „espérer d'obtenir les réformes nécessaires ni du peuple,
 „ni du gouvernement turc. Il faudrait une vigilance,
 „une activité telles que les a déployées le général
 „Bonaparte. La véritable et la seule ressource que l'on
 „puisse opposer aujourd'hui (1799) à la propagation
 „de la maladie, est le maintien et l'augmentation des
 „lazarets, et des quarantaines sévères. Le citoyen
 „Pugnet propose un plan à suivre dans ces établisse-

„ments et trace les règles de conduite pour les
„malades et pour ceux qui ne sont qu'exposés à la
„maladie.“

„Les troisième, quatrième et cinquième mémoires
„contiennent la description des maladies épidémiques
„annoncées comme de la même nature que celles qu'on
„nomme vulgairement peste, et qui ont régné en Syrie
„pendant l'an 7, à Damiette dans le premier été de
„l'an 8, et au Caire en l'an 9.“

„L'auteur distingue avec beaucoup de précision,
„quoique dans les plus grands détails, les symptômes
„particuliers à chacune de ces maladies, sous l'empire
„de la cause générale qui affectait tous les individus
„essentiellement de la même manière, de cette manière
„qui caractérise les fièvres pernicieuses, c'est-à-dire,
„par l'affaiblissement subit ou le trouble des fonctions
„animales dont le principe est, ou comme éteint, ou
„jeté dans une confusion qui exclut tout accord, toute
„harmonie. Les symptômes conjoints, tels que l'inflam-
„mation, la putridité, le plus grand affaissement ner-
„veux, dépendaient de la constitution, du genre de
„vie, du sexe, de l'âge de l'individu, et par consé-
„quent d'une plus grande disposition à recevoir de la
„cause primitive un plus prompt et plus grand déve-
„loppement du vice préexistant.“

„De ces différences justifiées par l'expérience,
„combinées et saisies avec la sagacité d'un praticien
„qui approche du malade avec cette heureuse pauvreté
„d'imagination que Locke appelle *tabula rasa*, et ne
„voit que ce qui est, il a établi son plan de curation,

„autant que le permettaient la rapidité de la maladie,
 „la multitude des malades et le manque des secours
 „diététiques et pharmaceutiques qu'il n'était pas pos-
 „sible de se procurer. En faisant ce qu'il a pu, il
 „expose les motifs, les raisons qui l'ont dirigé, les
 „cas où il a réussi, ceux où ses efforts ont été inutiles,
 „et ceux où il a été obligé d'être spectateur oisif de
 „la destruction.“

„Le passage de cette maladie d'une contrée à une
 „autre, différente de site et d'alentours, par exemple,
 „de la basse à la haute Egypte, a fixé son attention,
 „afin de bien assigner la différence qui existait dans sa
 „marche et dans les symptômes qui l'accompagnaient,
 „l'aggravaient et la rendaient plus meurtrière.“

„Ces tableaux réunissent les trois époques les plus
 „intéressantes pour un médecin du séjour des Français
 „en Egypte, et je ne peux me dispenser d'ajouter qu'ils
 „répandront la plus grande lumière, non seulement sur
 „la maladie qui depuis des siècles ravage cette terre,
 „qui y est endémique et même toujours existante,
 „quoiqu'elle n'agisse pas toujours d'une manière aussi
 „pernicieuse, mais aussi sur beaucoup de maladies
 „auxquelles les Européens sont exposés, et dont ceux
 „qui sont à peu près dans les mêmes circonstances
 „sont aussi vivement attaqués.“

„Nous pouvons promettre le même avantage de la
 „dissertation qui termine le travail du médecin Pugnet,
 „ayant pour objet l'examen d'une maladie décrite par
 „Prosper Alpin, commune en Egypte et appelée par
 „les habitants *dem el mouia*. La distinction et

„l'appréciation de ses symptômes le déterminent à la
 „qualifier de fièvre pernicieuse, peu différente de celles
 „que nous voyons en Europe; elle cède aux mêmes
 „remèdes.“ „Il discute les différentes dénominations
 „qu'on lui a données, et fait entrevoir le danger qu'il
 „y a de changer ainsi le nom d'une maladie, à raison
 „des symptômes qui se présentent dans son invasion,
 „dans son cours ou dans sa terminaison.“

Quand on voyage en Orient avec Chateaubriand ou Lamartine, si l'on est frappé de tant de belles pages, on ne peut guères se défendre de soupçonner que l'imagination du poète ajoute parfois à la réalité; il n'en est pas ainsi de notre docteur; l'on éprouve au contraire avec lui la satisfaction calme et reposante de sentir que l'on reste dans le vrai, parceque l'observateur est excellent et n'exagère jamais, soit en bien soit en mal, pour atteindre à une beauté littéraire. Homme d'action et non de rêverie, rarement une image vient se placer sous sa plume; et cependant il possède à un haut degré ce qu'on appelle l'intérêt du style; cela tient à la justesse des vues, à la clarté élégante de l'expression, au mouvement vif et précis de la phrase dont il varie la coupe avec bonheur; il a même des pages où, sans perdre sa simplicité habituelle, sa manière prend un caractère de grandeur. En voici une:

„L'Européen, qui se transporte en Egypte est tout-
 „à-coup accablé sous le poids des nombreux sujets
 „d'observation qui se présentent à lui. Dès le premier
 „pas qu'il fait sur ce nouveau sol, tout appelle et fixe
 „son attention; il entre brusquement dans un monde

„où non seulement rien ne ressemble à ce qu'il a
 „précédemment vu et éprouvé, mais où la nature et
 „un reste d'instinct ne lui paraissent enfanter que des
 „monstres.“

„En traversant le Delta, en parcourant les villes
 „qui limitent ce fameux triangle, durant même son
 „séjour dans la capitale, frappé des innombrables
 „contrariétés qui ne cessent de heurter sa manière
 „habituelle d'être et de sentir, il ne tarde pas à
 „s'apercevoir que la nature ne l'a pas fait pour ce
 „climat et qu'elle le punit d'avoir, contre son vœu,
 „franchi l'espace qui l'en séparait.“

„Cependant il ne fréquente encore que des lieux
 „dont la température est supportable; il peut égarer
 „sa vue et ses pas dans des plaines dont la fertilité
 „égale l'étendue; les villes qu'il habite se ressentent
 „d'une sorte de luxe et d'aisance; enfin, les hommes
 „avec lesquels il entre en société, ont au moins une
 „ombre de civilisation.“

„Dans le Sayd, au contraire, à mesure qu'il avance,
 „la chaleur s'accroît, l'horizon se rétrécit, les monts
 „deviennent âpres et stériles, les champs se convertis-
 „sent en déserts, les habitations deviennent de plus
 „en plus rustiques, et l'homme se rapproche davan-
 „tage de la brute.“

„S'écartera-t-il de la ligne tracée par les deux ran-
 „gées montueuses qui isolent l'Egypte supérieure ?
 „Mais là sont les confins du monde habitable; on ne
 „trouve à droite et à gauche que des régions de sable,
 „le rebut des mers, le jouet des tempêtes et l'image

„du chaos. Là, la nature ne donne aucun signe de
 „vie ; des débris de ses trois règnes extrêmement
 „atténués, des molécules inorganiques, sont les seuls
 „objets que puissent atteindre les sens ; soit que le
 „terrain s'élève en collines ou en montagnes, soit qu'il
 „s'étende sur un plan onduleux ou uni, ces sables
 „repoussent également le téméraire voyageur qui ose
 „les aborder ; ils fuient sous ses pas ; ils lancent contre
 „lui les traits d'une lumière éblouissante, ils l'entourent
 „d'un feu dévorant.“

Il décrit ainsi les montagnes du Sayd :

„Qu'on ne cherche aucune trace, ni de végétation,
 „ni de terre végétale, sur ces deux chaînes de mon-
 „tagnes ; leur aridité est extrême. Ce ne sont point
 „des rideaux de verdure que la nature s'est proposé
 „de tendre ou des magasins de bois qu'elle a voulu
 „établir ; ce sont uniquement des bornes qu'elle a dû
 „fixer à l'envahissement du désert.“ „Leurs
 „éléments, leur composition, leur stratification, en
 „un mot, tous leurs points de comparaison sont absolu-
 „ment les mêmes. Ce sont des deux parts des masses
 „très âpres, beaucoup plus larges que hautes, et for-
 „mées par la superposition de plusieurs couches paral-
 „lèles. Leur début est un granit rougeâtre qui a perdu
 „son revêtement ; le grès se montre quelques pas au
 „delà, et au grès succède la pierre calcaire qui se
 „soutient dans tout le reste de leur étendue. Taillées
 „en pyramides, leurs faces opposées offrent une pente
 „plus ou moins rapide, et leur sommet tronqué, une
 „plaine plus ou moins vaste. Le sommet de chacune

„se divise quelquefois, mais le corps ne tarde pas à
 „se composer et une seule base paraît les unir. Enfin,
 „dans la coupe de leurs faces, dans la disposition de
 „leurs couches, dans le mélange de leurs parties consti-
 „tuantes, elles laissent également entrevoir l'action uni-
 „forme et paisible d'une même puissance qui les a édi-
 „fiées en même temps.“

„Ce que l'eau a si péniblement et si lentement
 „formé, l'air s'efforce chaque jour de le détruire. Il
 „calcine leur surface, il aplanit leur cime, il déchire
 „leurs flancs; enfin, attaquant leurs principes eux-
 „mêmes, il les désunit, les atténue et les fait tomber
 „en poudre sous la plus légère pression. C'est sur-
 „tout sur la chaîne Lybienne, qui est beaucoup plus
 „exposée à la fougue des vents dominants, qu'il faut
 „suivre ces traces de dégradation.“

„Pour achever le tableau qu'elles présentent au
 „dehors, il ne me reste qu'à les parsemer de silex
 „grossier et de débris de coquillages.“

„Il n'en est pas de même de leur intérieur; soit
 „que le grand agent de leur ruine ne puisse y exercer
 „aussi librement ses moyens destructeurs, soit que les
 „éléments qui s'y réunissent soient plus purs et mieux
 „broyés, plus on fouille profondément, plus la pâte
 „éclate en blancheur, en finesse et en homogénéité.
 „Elle devient susceptible d'un très beau poli et riva-
 „lise presque avec le marbre.“

Ce style ne rappelle-t-il pas celui de Volney dans
 son beau voyage en Egypte et en Syrie, et même

un peu la manière de Napoléon, dans son admirable description de l'Italie ?

Le docteur ne sait pas flatter. Il trace de l'Egyptien le portrait suivant :

„Les Egyptiens sont en général d'une taille au-dessus de la moyenne, leurs formes se prononcent vigoureusement; la couleur de leur peau est d'un rouge obscur; ils ont le front large, le menton arrondi, les joues médiocrement pleines, le nez droit, les ailes nasales fortement sinueuses, les yeux grands et bruns, la bouche peu fendue, les lèvres grosses, les dents blanches, les oreilles hautes et très détachées; enfin, les sourcils et la barbe extrêmement noirs.“

... „Si je devais peindre un habitant de la haute Egypte, pour rendre en même temps son être physique et moral, je représenterais un homme d'une taille un peu plus qu'ordinaire, malpropre, couvert de haillons, ayant l'air de ne penser à rien, et assis sur ses talons (le peuple accomplit presque tous ses travaux dans cette position), près de la porte très basse d'une hutte de boue qu'ombragerait un long et maigre dattier. Je placerais un peu derrière lui sa femme qui, voilée et revêtue d'une large chemise bleue ou d'une ample draperie brune, ne montrerait que ses yeux noirs et son sein pendant. Elle se tiendrait debout, portant sur son épaule gauche un petit enfant nu, et dans sa main droite une tasse de café dont elle attendrait fort patiemment que son respectable maître, Sydy, l'eût débarrassée. J'exposerais

„ ainsi , sous un même point de vue , ses dehors
 „ rebutants, ses principaux goûts, son indolence, son
 „ apathie, sa stupidité, l'état de misère et d'abandon
 „ dans lequel il vit, la rigoureuse servitude à laquelle
 „ il soumet sa compagne; en un mot, tout ce qu'il
 „ y a de plus saillant dans sa physionomie et son
 „ caractère.

„ S'il n'était condamné au travail par le plus im-
 „ périeux des besoins, il passerait sa vie entière à ne
 „ rien faire, à goûter les inexprimables délices d'un
 „ repos absolu. S'il n'était obligé à de fréquentes ablu-
 „ tions par une loi que sa crédulité divinise, il s'ense-
 „ velirait presque à son insçu dans la crasse, la pourri-
 „ ture et la vermine. Aussi calme au dedans qu'au
 „ dehors, il ne s'inquiète pas plus de l'avenir que du
 „ passé; il sent à peine le présent; il fournit, en vrai
 „ automate, la triste carrière de sa languissante vie.“

„ L'Egyptien ne connaît et n'exerce l'agriculture
 „ qu'autant qu'elle lui est indispensablement nécessaire
 „ pour vivre. Ce n'est pas que le sol soit ingrat ou
 „ qu'il exige un trop pénible labour, ou qu'il redoute
 „ l'intempérie des saisons, puisqu'il suffit de semer
 „ et d'arroser pour avoir l'assurance de recueillir. Mais
 „ semer et arroser, c'est encore trop pour un peuple
 „ aussi lâche; mais ce peuple n'a pas même cette
 „ portion d'instinct qui lui apprendrait à alléger les
 „ peines qu'il redoute, à faire beaucoup plus et mieux
 „ en se fatiguant moins.“

„ Il ignore absolument cet art qui double les fleurs,
 „ qui crée des fruits, qui multiplie les espèces; les

„arbres et toutes les plantes restent chez lui ce qu'ils
 „sont dans leur état primitif. Il ignore de même l'art
 „de distribuer un terrain, d'appeler sur un même sol,
 „ou une exacte symétrie, ou un heureux désordre;
 „de forcer la nature à y répandre à la fois, et la
 „multitude de ses dons, et la variété de ses charmes.
 „Disons mieux et parlons plus généralement; son in-
 „telligence est précisément en raison de ses premiers
 „besoins. Il n'est que cette violente secousse qui
 „puisse le retirer de l'état de stupeur dans lequel il
 „a l'habitude d'être.“

„J'avoue que les choses doivent être à peu près
 „ainsi dans un gouvernement où il n'est point de
 „propriété réelle, où nul ne cultive un champ qu'il
 „puisse dire être irrévocablement le sien, où l'ombre
 „d'une amélioration est aussitôt poursuivie par une
 „avanie ruineuse. Et voilà comment les peuples les
 „plus actifs et les plus industriels dégénèrent sous
 „le joug d'un pouvoir abusif.“

„Quoi qu'il en soit, il est temps que l'illusion
 „cesse, et qu'on ne cherche plus, dans cette
 „contrée, les riants bosquets et les délicieux jar-
 „dins que l'imagination de quelques voyageurs y a
 „enfantés.“

„L'ignorance de l'Egyptien est indestructible, parce-
 „qu'il ne connaît même pas de quelle utilité peuvent
 „être des connaissances et des arts sans lesquels il a
 „vécu jusqu'à ce jour. Il est trop persuadé que tout
 „ce qu'il lui importe d'apprendre est renfermé dans le

„livre du Prophète, et que ce qu'on ajouterait à cet
„ouvrage est au moins inutile.“

„Son ignorance et sa paresse sont en lui la source
„de deux autres vices non moins notables. Il est
„extrêmement soupçonneux et fripon ; on ne saurait
„l'approcher sans éveiller dans son âme un vif senti-
„ment de défiance, sans s'exposer en même temps à
„une perte quelconque. Il redoute tout ce qu'il ne
„connaît point, il convoite tout ce qu'il aperçoit ; il
„vole avec une adresse inexprimable ; il suppose de
„l'artifice dans les faits et les questions les plus
„simples.“

„C'est autant par paresse que par excès de cré-
„dulité qu'il tient à ses usages et à ses manières
„antiques. S'il est aujourd'hui ce qu'il a toujours été
„sous ce rapport, c'est que, d'une part, ses mœurs
„font partie de sa religion, et de l'autre, qu'il en
„coûte moins de se laisser aller au courant de l'habi-
„tude.“

„Croira-t-on que cette horde, la honte de l'espèce
„humaine, ose s'élever, du sein de sa brutalité, in-
„finiment au dessus de tout ce qui n'est pas elle ?
„Croira-t-on que les vils membres qui la com-
„posent, tandis qu'ils se qualifient de seigneurs et de
„maîtres, daignent à peine jeter sur nous, Français,
„un œil de pitié et de commisération ? qu'ils nous
„regardent comme des aventuriers, comme une troupe
„de brigands qui, chassés par le besoin d'un pays
„affreux, sommes venus partager leurs jouissances et
„envahir leurs richesses ? “

„ Ajoutons , à ce caractère d'orgueil , un fonds de
 „ méchanceté et de barbarie que répriment heureuse-
 „ ment la lâcheté et l'habitude d'un long esclavage.
 „ Un Egyptien est aussi implacable dans sa haine que
 „ terrible dans sa vengeance. Il poursuit jusqu'au
 „ soupçon d'une injure avec tout l'acharnement de la
 „ fureur ; il n'est que le sang qui puisse éteindre le feu
 „ de sa colère ; et , s'il ne peut le verser lui-même ,
 „ sa rage est un dépôt qu'il lègue à ses enfants pour
 „ le faire valoir ou le transmettre à leur tour.“

„ Excepté la vengeance , l'Egyptien paraît inacces-
 „ sible à tout autre sentiment ; il ne montre pas plus
 „ de douleur à la mort de sa femme qu'il n'a témoigné
 „ de joie en l'épousant.“

Comme ce tableau attriste l'âme ! On comprend pourquoi ce peuple a été si souvent vaincu ; on s'explique moins sa haute splendeur dans une antiquité reculée. Les anciens disaient qu'en réduisant un homme à l'esclavage , Jupiter lui ôtait la moitié de son esprit. En vérité , il faut ici que la conquête ait fait plus , et qu'elle n'ait laissé à ce peuple aucune ombre d'intelligence , aucune trace de moralité. J'ajoute encore une anecdote assez curieuse qui peint vivement l'excessive méfiance de l'Egyptien.

„ Pendant mon séjour à Damiette ,“ dit le docteur ,
 „ je m'occupais de l'éléphantiasis qui est beaucoup
 „ plus commune sur les côtes que dans l'intérieur.
 „ Après avoir été autorisé par le général en chef ,
 „ Menou , à choisir des sujets d'observation et à les
 „ traiter aux frais du gouvernement , je fis inviter cette

„ classe de malades à se réunir chez moi. Une mul-
 „ titude innombrable s'offrit presque à l'instant ; tous
 „ bénissaient les Français qui semblaient n'être venus
 „ en Egypte que pour s'y occuper de leurs maux ;
 „ chacun d'eux s'efforçait de m'intéresser à lui d'une
 „ manière plus particulière. Je leur exposai que tous
 „ auraient part à mes soins ; mais que, ne pouvant les
 „ étendre sur tous à la fois, je commencerais par un
 „ certain nombre auquel le reste succéderait insensible-
 „ ment. J'ajoutai que tous seraient traités gratuite-
 „ ment, mais que l'on accorderait beaucoup plus à ceux
 „ qui voudraient subir leur traitement dans nos hôpitaux.
 „ J'entrai ensuite dans le détail des avantages offerts
 „ aux uns et aux autres. A cet exposé, je les
 „ vis s'entre-regarder et aussitôt prendre la fuite la
 „ plus brusque et la plus rapide. On conçoit quel fut
 „ mon étonnement ; il redoubla quand j'appris que c'était
 „ l'exposé même de ces avantages qui les avait alar-
 „ més ; qu'ils n'avaient pu se persuader qu'on leur
 „ voulût autant de bien ; enfin qu'ils ne doutaient pas
 „ que je leur tendais un piège et que je cachais le
 „ projet le plus horrible sous le voile de la bienveillance
 „ la plus désintéressée.“

Je place en regard de ce portrait de l'Egyptien si bien tracé, celui du Créole de Sainte-Lucie dans lequel le talent d'observation du docteur n'est pas moins remarquable :

„ Les Créoles blancs, en général, sont assez bien
 „ faits et d'une taille qui ne pèche ni par défaut
 „ d'élévation ni par excès d'embonpoint. Le teint des

„hommes est extrêmement basané ou plutôt tend à
 „l'olivâtre ; il est plus blanc chez les femmes , mais ce
 „blanc est mat, il n'a ni vie ni fraîcheur. Les hommes
 „et les femmes ont le front resserré, les yeux petits,
 „les sourcils épais, les cheveux noirs. Il est au moins
 „fort rare de rencontrer une chevelure blonde ou des
 „yeux bleus.“

„Ce qui manque à la perfection de leur corps ,
 „c'est principalement la consistance. Leur charpente
 „joue trop, et leurs formes sont mollement exprimées.
 „On ne peut qu'être surpris en rencontrant chez les
 „hommes des traits aussi faibles sur un fonds vraiment
 „animé.“

„La même opposition se trouve dans leur moral ;
 „avec un penchant extrême vers l'inaction et le repos
 „de l'âme , ils ont un caractère susceptible de passer
 „par tous les degrés de la vivacité ; ils aiment à ne
 „s'occuper de rien, et un rien les enflamme ; ils ne
 „font aucune espèce de recherche, et ils saisissent
 „avec feu tout ce qui se présente.“

„Ils sont très crédules, parcequ'ils redoutent l'état
 „de peine et de contention que nécessite un examen.
 „Ils croient donc, sur parole et très fermement, qu'il
 „y a des revenants, des sorciers et des enchanteurs.
 „Il n'est presque aucun habitant qui n'affirme avoir
 „en propriété un nègre assez savant dans la connais-
 „sance *des simples* pour pouvoir, ou guérir une mala-
 „die, ou former un charme. Cependant ils sont doués
 „d'une pénétration singulière, et ont une aptitude égale
 „à concevoir promptement et à bien juger.“

„L'indolence dans laquelle ils ont l'habitude de
 „vivre est subordonnée à leurs goûts et à leur humeur
 „dominante. C'est ainsi que le même homme qui
 „n'abandonne son hamac que pour se mettre à table,
 „supporte tout-à-coup et sans peine les fatigues de
 „la vie militaire la plus exercée. C'est ainsi que les
 „femmes que tout déplacement excède bien plus encore,
 „retrouvent pour la danse des forces qui ne cessent
 „de se renouveler et de s'accroître.“

„Leur langage porte la vive empreinte de leur
 „mollesse. Il ne bannit pas seulement avec la plus
 „scrupuleuse exactitude tous les hiatus et la plupart
 „des consonnes dures, mais il ne permet que des sons
 „traînants et mal articulés.“

„Les Créoles sont braves, pleins de courage et
 „d'honneur; ils sont également francs, généreux et
 „hospitaliers. Il est fâcheux d'avoir la conviction que
 „le plus souvent ces vertus sont l'effet d'un senti-
 „ment qui n'est ni très pur ni très désintéressé, je
 „veux dire de l'orgueil, et d'un orgueil qui ne connaît
 „pas plus de règles que de bornes. Leur générosité
 „tient encore au peu de cas qu'ils font de l'argent;
 „ils le répandent aussi facilement qu'ils le gagnent.
 „Aussi est-il rare de trouver du numéraire quelque
 „temps après les récoltes dans les meilleures maisons.“

„On a dit que la mollesse était la mère de la
 „volupté. Ce climat pousse avec une même violence
 „vers l'une et vers l'autre tous ceux qui l'habitent.
 „Delà l'inconstance des hommes et leurs rapports

„fréquents avec les filles de couleur; de là, les infidélités des femmes.“

„Celles-ci, lors même qu'elles sont infidèles, ne laissent pas d'être jalouses, mais c'est parcequ'elles ne peuvent supporter l'idée d'une rivale. Elles goûtent infiniment plus l'avantage d'être préférées que le bonheur d'aimer; aussi leur jalousie dégénère souvent en fureur.“

Si ce tableau a des ombres, et même assez fortes, au moins n'est-ce pas une nuit complète, comme en Egypte.

Puisqu'il m'est impossible d'apprécier le génie médical du docteur, supérieur, dit-on, dans le diagnostic, je veux au moins faire connaître son style, quand il traite des sujets relatifs à l'art où il a excellé. Voici comme il décrit l'ophthalmie, maladie cruelle qui l'a frappé trois fois, et que nul n'a pu mieux observer:

„L'ophthalmie, dite Ramdan, débute par une vive démangeaison qui affecte un seul point, ou du globe de l'œil, ou de ses parties adjacentes; c'est le plus souvent l'un des deux angles qui l'éprouve. Bientôt ce point devient légèrement variqueux, et à la démangeaison succède le sentiment d'une douleur âcre; l'une et l'autre se déploient insensiblement sur toute l'étendue de la conjonctive. Les paupières se tuméfient, les points lacrymaux se resserrent, la surface du globe rougit et se boursoufle; l'œil est larmoyant et les larmes qui coulent sur la joue sont brûlantes. Si le malade ouvre les yeux à la lumière, chaque

„ rayon qui s'y introduit frappe sur eux un coup véhément mais obtus. S'il meut ses paupières, il ressent une douleur déchirante, semblable à celle que produiraient des graviers très fins et très aigus que ce mouvement promènerait sur la sclérotique. La membrane pituitaire qui recouvre les fosses nasales et les sinus frontaux a coutume d'être affectée; on voit donc en même temps survenir tous les accidents d'un coryza (enchiffrement). La douleur augmente chaque soir dès le coucher du soleil; elle s'accompagne de la fièvre et d'un violent mal de tête qui occupe surtout les régions frontales et temporales. Les élans et les battements pénibles qui se font sentir sur le globe de l'œil se répètent dans ces régions. Dès le lever du soleil et durant le jour, la fièvre ou diminue, ou cesse absolument, et le malade est incomparablement moins fatigué. J'ai vu des sujets chez lesquels chaque exacerbation décidait un accès de délire. Au reste, il est rare qu'un œil soit seul affecté; l'ophtalmie passe communément de l'un à l'autre, et le dernier n'a coutume de s'en ressentir que lorsque le premier commence à éprouver du soulagement. Les suites de cette maladie sont toujours formidables, lors même qu'elle se termine de la manière la plus heureuse, c'est-à-dire, par résolution. Elle laisse au moins une grande disposition à la rechute, et une faiblesse d'organe que chaque rechute augmente. Dans d'autres cas plus fâcheux et trop fréquents, elle s'accompagne de taches ou ulcères sur la cornée transparente; elle produit, ou des staphilômes, ou

„des abcès internes, ou même la fonte entière de
 „l'œil. Delà, la plupart des vues perdues ou gâtées
 „qu'on remarque dans les différents lieux.“

„Les ophthalmies sont de tous les âges et de toutes
 „les saisons; cependant elles règnent de préférence
 „depuis la fin du second été jusqu'au milieu de l'hiver
 „et atteignent surtout l'âge adulte. Parmi les adultes,
 „elles distinguent les hommes que leurs occupations
 „appellent plus au dehors et que leurs travaux expo-
 „sent davantage à des alternatives de chaud et de
 „froid; elles distinguent encore les sujets d'un tempé-
 „rament moins sec.“

„Il serait fort long d'énumérer toutes les causes
 „qui y préparent. Le reflet trop vif des rayons solai-
 „res, la poussière dont l'atmosphère est toujours
 „chargée, le contraste qui existe entre la chaleur du
 „jour et la fraîcheur des nuits, l'humidité que les pro-
 „grès du débordement amène, le mauvais régime en
 „usage chez le peuple, la succion que les mouches
 „ne cessent d'exercer sur toutes les parties extérieu-
 „res de l'œil, toutes ces causes et plusieurs autres y
 „disposent d'une manière plus au moins prochaine;
 „mais ce qui les détermine et plus généralement et
 „plus efficacement, c'est une transpiration supprimée,
 „surtout si elle concourt avec le resserrement du
 „ventre.“

Pendant son séjour en Egypte, le docteur Pugnet
 proposa diverses mesures, sinon pour détruire la peste,
 au moins pour lutter contre ce fléau et en diminuer
 les funestes effets; il en fit l'essai à Damiette, en

l'an 8, lorsqu'il présidait la commission de salubrité établie en cette ville, „ et nous avons obtenu, dit-il, „ que le règne de la peste, qui s'était déjà prononcé „ dans cette ville, y a été infiniment plus court et „ moins désastreux que dans les autres lieux qui étaient „ en même temps infectés.

Déjà, dans l'aperçu physique et médical du Sayd, on a vu le docteur jeter sur ce qui l'entoure un regard profondément scrutateur ; mais, dans l'essai sur la topographie de l'île de Sainte-Lucie, son esprit éminent d'observation brille à un plus haut degré encore, et ce n'est pas sans surprise que j'ai lu ce travail. Rien n'échappe à ses investigations. Il apprécie l'importance de l'île, comme position militaire, dominant l'archipel des Antilles et pourvue de ports excellents qui permettent aux flottes de cingler en tout temps dans toutes les directions. Il blâme sa division en onze quartiers et veut la réduire à cinq, „ pour simplifier l'organisation intérieure, dit-il, modé- „ rer les charges locales, diminuer les dépenses du „ gouvernement et diriger le commerce vers les lieux „ les plus propres au placement des denrées.“ Il indique les routes à faire pour établir entre toutes les parties de l'île des communications faciles. Il examine les ressources du pays pour l'agriculture et pour le commerce, et signale les améliorations à introduire, les richesses qu'on oublie ou qu'on laisse perdre. Parmi celles-ci figure le quinquina brun, dit Piton, „ belle „ espèce, dit-il, qu'on ne cesse de vouloir faire connaître „ à l'Europe, que l'Europe a si fréquemment soumis aux

„essais les plus heureux, et qu'elle s'obstine, je ne sais
 „pourquoi, à rejeter de son commerce. Ce quinquina
 „n'est pas seulement plus amer, plus astringent et
 „plus promptement fébrifuge que le quinquina commun;
 „il a encore, lorsqu'on varie les doses, la propriété de
 „faire vomir et de purger. „Comme il n'est
 „point recherché, on en fait chaque jour de grands
 „abatis et chaque particulier ne réserve que ce qu'il
 „prévoit devoir servir à l'usage de sa maison.“ Il
 montre enfin les moyens à employer pour le rétablis-
 sement de la colonie, „qui est encore toujours à l'état
 „naissant, quoique possédée par la France depuis
 „150 ans;“ et termine ainsi:

„Sainte-Lucie serait la capitale de toutes les An-
 „tilles, le marché général des îles du Vent et le
 „Gibraltar du golfe du Mexique. Certes, je ne pense
 „pas qu'il faille trop favoriser ces établissements mons-
 „trueux dans lesquels viennent successivement se perdre
 „les mœurs, les richesses, l'espérance d'un Etat; on
 „sent en Europe quelle est leur fâcheuse influence sur les
 „sources de la prospérité publique; ils seraient destruc-
 „teurs dans les colonies où la démoralisation est si
 „avancée, où l'exploitation et la culture des terres
 „sont les seuls objets vraiment intéressants. Cepen-
 „dant n'est-il pas avantageux qu'il y ait dans une
 „colonie un point central dans lequel se trouvent tou-
 „jours réunis les chefs du gouvernement, les princi-
 „paux agents du commerce agricole et les envoyés
 „du négoce extérieur? N'est-il pas convenable qu'il
 „y ait sur les bords d'une colonie un petit nombre

„ d'entrepôts tellement distribués qu'ils puissent facile-
 „ ment correspondre et avec le chef-lieu et avec les
 „ différents points de la profondeur ? Il ne faudrait,
 „ pour réaliser ces vues, qu'achever le plan de la ville
 „ du Carénage, réparer les bourgs de la Soufrière et
 „ du Vieux-fort, et renouveler quelques constructions,
 „ tant au Dauphin qu'aux Troits-ilets, où sont des
 „ restes d'anciens établissements et les ports du vent
 „ de l'île dans lesquels les petits bâtiments peuvent
 „ mouiller le plus sûrement. Avec quelques faveurs
 „ semblables, et ses avantages naturels, on verrait
 „ bientôt Sainte-Lucie arriver à sa destination, c'est-
 „ à-dire, au plus haut point d'importance et de gran-
 „ deur.“

Aura-t-on goûté ces vues d'homme d'Etat et d'administrateur ? Cette voix patriotique a-t-elle été entendue ? J'en doute. Elle méritait de l'être.

Malgré l'exercice si pénible et si dangereux de son état, l'activité de cet esprit va toujours plus loin ; il voulait étudier la botanique de l'île, „ sujet presque
 „ neuf, dit-il ; j'aurais pour ce travail trouvé de gran-
 „ des ressources dans un Français aussi modeste qu'ins-
 „ truit qui depuis plusieurs années habite cette colonie.
 „ Mr. Richelme, sa modestie me pardonnera d'avoir
 „ laissé échapper son nom, m'aurait encore aidé à
 „ former un jardin de plantes, à l'instar de celui qui
 „ existe à Saint-Vincent. Nous avons déjà choisi, du
 „ consentement du général Noguès qui encourageait
 „ tout ce qu'il apercevait devoir être utile, un local
 „ commode, vaste et bien situé. Il est sur le Morne-

„Fortuné, au dessous de l'hôpital; il embrasse tout
 „le penchant de ce Morne vers l'ouest, mais il a
 „également ses expositions aux autres points cardi-
 „naux. Déjà nous en faisons préparer la terre; déjà
 „nous rassemblions les filets d'eau qui devaient l'ar-
 „roser; déjà nous récoltions pour planter et semer,
 „lorsqu'une guerre inattendue a renversé tous nos
 „projets, et nous a séparés l'un de l'autre peut-être
 „pour toujours.“

Son pressentiment ne le trompait pas, il ne le
 revit plus. Ainsi le sort souvent change vite et sans
 retour, et les projets de l'homme de bien ne trouvent
 pas toujours grâce devant lui.

Quand un homme possède à un haut degré la
 fermeté de caractère, on ne s'attend pas ordinairement
 à le trouver très sensible, et cependant quelle ten-
 dresse de cœur n'éclate pas dans les belles lettres du
 docteur à sa fille! Voici encore d'autres preuves de
 son extrême sensibilité; j'aime à les réunir.

Dans un projet de règlement sanitaire, il prescrit,
 art. 2:

„Tout individu, atteint ou suspect de la contagion
 „pestilentielle, ne pourra recevoir autre part que dans
 „les quarantaines ou les lazarets les secours que son
 „état réclame; il y sera transporté sans délai, quels
 „que soient son origine, son sexe et son rang.“ —

Mesure sévère dont le cœur souffre, mais qui est
 nécessaire, et voyez comme il le sent! Il dit en note:

„Je sens que les mœurs du pays élèvent ici une
 „barrière presque insurmontable, mais il faut, ou la

„renverser, ou entretenir le germe de cette maladie
 „dans un très grand nombre de maisons qui le pro-
 „pageront certainement, malgré toutes les mesures
 „qu'on pourra prendre. Je prie ceux qui habitent ce
 „pays de se représenter de nouveau les nombreuses et
 „étroites communications qui existent entre tous les
 „édifices d'une même contrée.“

„Je sens encore combien il est cruel pour un ma-
 „lade de se voir brusquement enlevé à tout ce qu'il
 „connaît ou lui est cher; mais si l'on ne rompt im-
 „pitoyablement tous ces liens, ce malade donnera la
 „mort à la plupart de ceux qui s'empresseront de le
 „conserver à la vie.“

De retour à Lyon en l'an 4, une fièvre assez
 semblable au Dem-el-mouia le saisit, et sa vie est en
 danger; une des ses sœurs, J. Pugnet, âgée de 40 ans,
 le soigne avec dévouement et meurt bientôt elle-même,
 frappée d'un mal analogue. Voici comme il parle de ce
 triste événement :

„Vers la fin de l'an 4, l'impitoyable mort vint
 „s'abattre pour la 17^{me} fois sur la maison qui m'a vu
 „naître. Insatiable de notre sang, elle cherchait une
 „nouvelle victime dans le faible reste de l'une des familles
 „les plus nombreuses. Déjà elle m'avait marqué de
 „de son sceau d'élection, déjà le tranchant homicide
 „était levé sur ma tête. Vous me protégeâtes contre
 „ses coups, ô vous qui fites briller avec tant d'éclat
 „le flambeau de vos lumières dans la ténébreuse route
 „qu'elle s'était frayée jusqu'à moi (les citoyens Pitt,
 „Petit et Cartier)! Que ne puis-je assez publier

„ combien je dois à leurs cœurs et à leurs talents !
 „ Mais vous , généreuse sœur , quel dévouement
 „ égala jamais le vôtre ? Vous eûtes le noble courage
 „ de m'arracher à mon sort pour le subir vous-même !
 „ Par vos soins empressés , par la continuité de vos
 „ services , par votre zèle infatigable à me surveiller ,
 „ vous appelâtes sur vous seule les regards et la
 „ fureur de mon ennemie , et vous offrites le sacrifice
 „ de votre vie à la prolongation de mes jours. ” —

Ajoutons encore l'hommage touchant qu'il rend à la mémoire des médecins Auriol et Bruant , morts de la peste en Syrie :

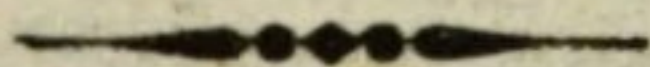
„ Vous avez été ses premières victimes , ô vous ,
 „ chers collègues , que votre devoir et votre zèle
 „ appelèrent les premiers à lutter contre elle ! Le mal
 „ était alors dans toute sa vigueur ; vous osâtes néan-
 „ moins le braver , et , dédaignant des coups qui ne
 „ menaçaient que vos vies , vous eûtes le noble cou-
 „ rage d'acheter au prix de votre sang le salut de vos
 „ frères. ”

„ Nous rougirions de ne pas marcher sur vos hono-
 „ rables traces , et , dans l'attente journalière d'un même
 „ sort , nous nous hâtons de recueillir la série de nos
 „ observations ; nous les consignons dans ces feuilles
 „ que nous léguons , comme le fruit de nos travaux , à
 „ ceux qui fourniront après nous la même carrière ; ils
 „ les uniront aux leurs ; les leurs rectifieront ou confir-
 „ meront les nôtres ; nous commencerons ainsi à cultiver
 „ une branche de l'art de guérir que le sol Européen , trop
 „ heureux , se félicite de ne connaître plus que de nom. ”

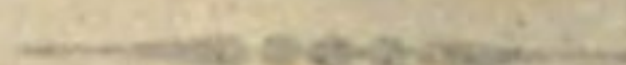
Pourrais-je mieux finir le récit de cette noble vie qu'en rapportant ces paroles où resplendissent l'héroïsme et la simplicité de cœur !

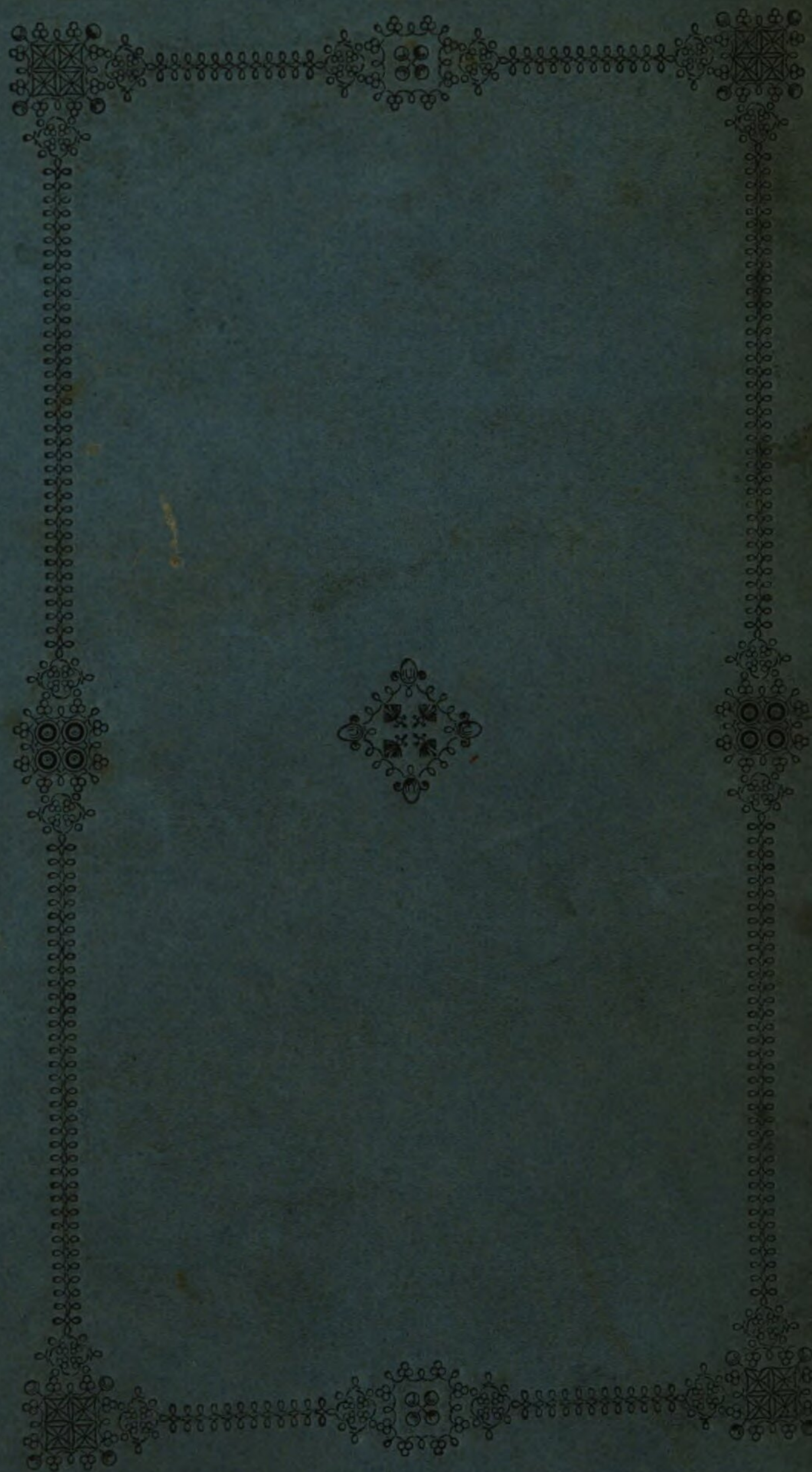
Et maintenant ma tâche est finie, et il faut prendre congé de celui qui, dans des jours d'épreuve, m'a souvent instruit, ému, consolé. Trouvera-t-on que j'aie trop loué, ou que je me sois complaisamment perdu dans de longs détails ? Les éloges que j'ai donnés s'appuient sur des faits incontestables, et j'ai loué le bien comme mon cœur l'a senti. Quant aux nombreux développements dans lesquels je me plaisais, je les trouve tous intéressants, et bien loin d'accepter un reproche à cet égard, je regarde au contraire avec tristesse mes pages désormais terminées ; je voudrais ne pas me séparer encore du bon docteur et continuer à vivre avec lui dans cette atmosphère de dévouement généreux, de zèle ardent pour la science et les hommes. Ah ! sans doute, cette longue carrière ne m'a pas tout dit ; elle renferme mille trésors regrettables, connus de Dieu seul et qu'il est déplorable que j'ignore. Si ce passé si riche en sacrifices m'eût été dévoilé, avec quelle joie j'aurais vu mon travail devenir un volume ! Une telle vie ne vaut-elle pas bien la vie des batailles ? Le terrible et le sanglant auront-ils seuls le droit de fixer l'attention, et ce qui n'inspire qu'un intérêt doux et tendre pourrait-il être dédaigné ? Non, je n'en doute pas, il se trouvera maint lecteur qui suivra d'un œil attendri le bon docteur sur sa route pénible, et qui, comme moi, aurait désiré en savoir davantage.

Adieu donc, cœur pur, homme de science et de vertu! Si j'ai un regret, c'est de n'avoir pas vécu près de toi. Il me reste la consolation de penser que nos âmes se seraient comprises.



Adieu donc, cœur pur, homme de science et de
 vertu. Si j'ai un regret, c'est de n'avoir pas vécu
 près de toi. Il me reste la consolation de penser que
 nos âmes se seront comprises.





Neuhaus, Carl

Le docteur Pugnet (Mit Pugnets Porträt.)

Berne 1847

Biogr. 926 t

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10065986-1